

La Contre-Réforme Catholique au XXI^e siècle

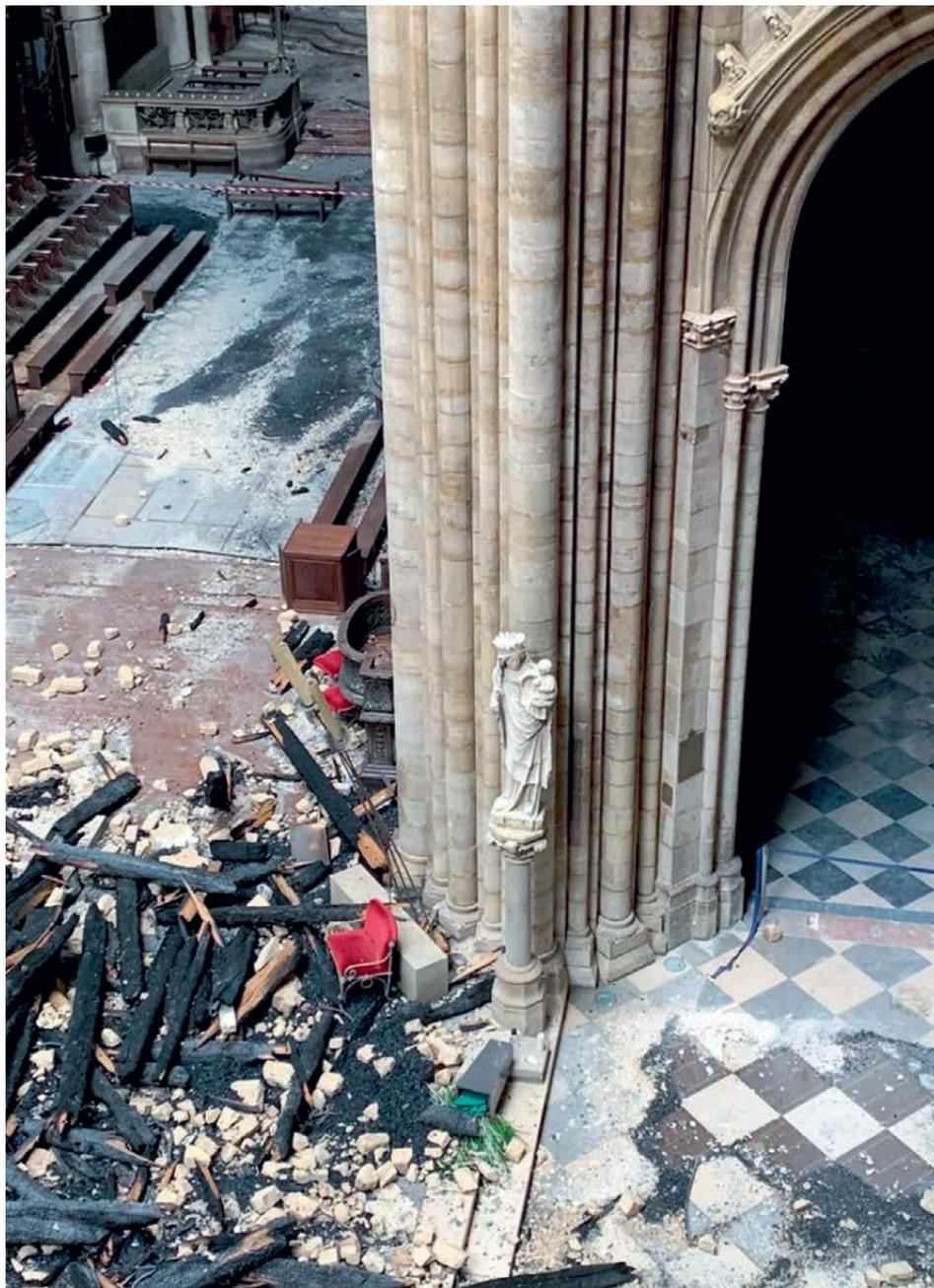
IL EST RESSUSCITÉ !

N° 216 - Décembre 2020

Rédaction : frère Bruno Bonnet-Eymard

Mensuel. Abonnement : 30 €

LA VIERGE DE PARIS



Lors de l'incendie de Notre-Dame de Paris, la partie supérieure de la flèche est tombée, fracturant la voûte. Mais contre toute attente, les poutres se sont écrasées à seulement quelques centimètres de la statue de la Vierge à l'Enfant, sans la toucher, ce qui a fait dire à Philippe Villeneuve, l'architecte en chef des Monuments historiques : « *Je peux dire que ça va bien au-delà du symbole. Ça retourne... ce sont des choses qui tiennent du miracle.* » C'est le moins qu'on puisse dire ! Visiblement Notre-Dame a réellement stoppé le feu à ses pieds, comme Elle avait vu le Créateur « *assigner sa limite à la mer, pour que les eaux n'en franchissent pas le bord* » (Pr 8, 29). Et puis souvenons-nous de la promesse qu'Elle fit à sainte Catherine Labouré en 1830 : « *Un moment viendra où le danger sera grand ; on croira tout perdu. Je serai avec vous, ayez confiance... Ayez confiance, ne vous découragez pas, je serai avec vous.* »

MIRACULEUSEMENT victorieuse de l'incendie de sa cathédrale (le 15 avril 2019), Notre-Dame de Paris a stoppé le feu à ses pieds, comme elle avait vu le Créateur « assigner sa limite à la mer, pour que les eaux n'en franchissent pas le bord » (Proverbes 8, 29).

Le pape François a-t-il compris le message ? Pour le cent quatre-vingt-dixième anniversaire des apparitions de Notre-Dame, Médiatrice de toutes grâces, à sainte Catherine Labouré, il a béni une statue de la Vierge Marie telle que représentée sur la Médaille miraculeuse de la Rue du Bac, à Paris, afin qu'elle fasse le tour de l'Italie pendant un an. Pour stopper la pandémie ? comme sa médaille a stoppé le choléra à Paris en 1832. Miracle qui lui a valu son titre de « Médaille miraculeuse ». De ce jour cette petite médaille va connaître une expansion prodigieuse en multipliant les miracles, et susciter un réveil de piété irrésistible. Elle annonce les libéralités inouïes que la Vierge Marie veut répandre sur tous ceux qui voudront bien se confier à son Immaculée Conception par cette invocation :

« Ô Marie, conçue sans péché priez pour nous qui avons recours à Vous. »

De ce jour, il est donné au monde une arme, un signe sacré, étendard, baudrier, cuirasse où le Cœur de Jésus et le Cœur Immaculé de Marie ne font qu'un pour le salut de la société temporelle bouleversée par la Révolution : *« Le jour de la Sainte Trinité, 6 juin 1830, Notre-Seigneur m'apparut comme un Roi, avec la Croix sur la poitrine, dans le Saint-Sacrement, pendant la sainte Messe. Au moment de l'Évangile, il me sembla que la Croix coulait sous les pieds de Notre-Seigneur qui était lui-même dépouillé de tous ses ornements. »*

« Là, j'eus les pensées les plus noires et les plus tristes, pensées que le roi de la terre serait détrôné et dépouillé de ses habits royaux, pensées de la perte sensible que l'on allait faire et que je ne saurais du reste expliquer. »

Si l'on veut bien écouter les demandes du Cœur de Marie, pour le salut des âmes et pour l'exaltation et le règne de Jésus-Christ sur le monde, à sainte Catherine Elle se montre les bras étendus et, de ses mains, s'échappent des rayons figurant les grâces que cette Médiatrice répand sur le monde.

En revanche, dans la nuit du 18 au 19 juillet 1830, elle avertit sainte Catherine de l'immense mystère d'iniquité qui va incendier la terre, en commençant par la France :

« Mon enfant, les temps sont très mauvais ; des malheurs vont fondre sur la France, le trône sera renversé, le monde entier sera bouleversé par des malheurs de toutes sortes. La Sainte Vierge avait l'air très peinée en disant cela. Mais venez au pied de cet autel : là, les grâces seront répandues sur toutes les personnes qui

les demanderont avec confiance et ferveur. Un moment viendra où le danger sera grand ; on croira tout perdu. Je serai avec vous, ayez confiance... Ayez confiance, ne vous découragez pas, je serai avec vous. »

Pour nous, disciples de Jeanne d'Arc, nous comprenons très, très bien que Jésus-Christ est vrai Roi de France. Lorsque les ornements royaux glissent de ses épaules et coulent à terre parce que le roi Charles X, sacré à Reims, son lieutenant, abdique, nous comprenons, sans aucun esprit de compromis que la monarchie n'est plus. L'usurpateur sans foi ni loi, ni sacre, n'est plus un roi pour la France !

Cependant, la Reine est toujours là et Elle n'abdique pas, Elle !

Samedi 27 novembre 1830, veille du premier dimanche de l'Avent, dans la chapelle de la rue du Bac, sœur Catherine venait d'entendre une instruction sur la dévotion à la Sainte Vierge qui lui avait donné un grand désir de LA voir et la conviction qu'elle LA verrait *« belle dans son plus beau »*. Pendant le silence qui suivit la prédication, elle entendit le *« frou-frou d'une robe de soie venant de la tribune »* et, soudain, apparut à gauche de l'autel, à hauteur du tableau de saint Joseph, l'Immaculée, dans l'éclat de sa splendeur originelle :

« Sur un ciel bleu, étoilé par en haut, aurore par en bas, dans un soleil : la Très Sainte Vierge, voile aurore, robe blanche, manteau bleu céleste, les pieds sur un croissant, écrasant la tête du serpent avec le talon. Douze étoiles sont autour de sa tête, un léger nuage sous le croissant. »

Elle tient en mains *« d'une manière très aisée »*, une boule d'or surmontée d'une petite croix d'or. Catherine entend alors une voix intérieure lui dire : *« Cette boule que vous voyez représente le monde entier, particulièrement la France et chaque personne en particulier. »*

La croix qui surmonte le globe du monde est le gage de la souveraineté du Christ Sauveur mais c'est l'Immaculée qui tient le globe en mains parce qu'elle est revêtue de cette souveraineté dont la Révolution satanique a dépouillé son divin Fils. C'est pourquoi elle écrase la tête du serpent *« de couleur verdâtre avec des taches jaunes »*, précisera sainte Catherine.

À Fatima, on retrouve ce "globe d'or", sous la forme d'une *« boule de lumière suspendue au cou de Notre-Dame, jusqu'à hauteur de sa taille »*. Adorons ce pur et adorable décret du Bon Plaisir de Dieu, selon lequel l'Immaculée a reçu le monde en charge.

Ses yeux, écrit sainte Catherine, étaient tantôt levés vers le Ciel, tantôt abaissés sur la terre : *« Quand Elle priait, sa figure était si belle, si belle, qu'on ne pourrait la dépeindre. »*

C'est de voir Marie implorer la miséricorde divine qui a le plus ravi l'âme de Catherine, lui donnant cet attrait si particulier pour la représentation de la "Vierge au globe", appelée aussi "Vierge puissante."

En réponse à la prière de Marie, des anneaux apparaissaient à ses doigts, au nombre de trois à chaque doigt. Chaque anneau est orné de pierreries, d'où jaillissent des rayons accomplissant la prophétie d'Habaquq : « *Des rayons jaillissent de ses mains, c'est là que se cache sa force.* » (Ha 3,4) C'est dit du Messie, mais sa Mère Immaculée détient les prérogatives de son Fils. « *C'est le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent* », entend sœur Catherine, qui entre sans peine dans cette médiation de grâces, « *...en me faisant comprendre combien il est agréable de prier la Sainte Vierge et combien Elle est généreuse envers les personnes qui la prient, que de grâces Elle accorde aux personnes qui les lui demandent, quelle joie Elle éprouve en les accordant...* »

C'est à la prière du saint Rosaire que la céleste Médiatrice ouvre ses mains pleines de lumière et de grâce. Trois anneaux par doigt font quinze anneaux que Notre-Dame portait à chaque main, comme les quinze mystères du Rosaire. Sainte Catherine fit du chapelet la prière de toute sa vie.

Les rayons étaient devenus si intenses que le globe d'or avait disparu. Les mains de l'Immaculée s'étaient comme inclinées dans un geste à la fois très maternel et très souverain. Une sorte de tableau se forma autour d'elle, en mandorle, avec ces mots écrits en lettres d'or, partant de la main droite, passant au-dessus de la tête, pour aboutir à hauteur de la main gauche : « Ô MARIE CONÇUE SANS PÉCHÉ, PRIEZ POUR NOUS QUI AVONS RECOURS À VOUS. »

Car tout le monde n'a pas recours à vous. De certaines pierreries ne sortent pas de rayons : « *Ce sont les grâces que l'on oublie de me demander.* »

Puis une voix se fit entendre à Catherine :

« *Faites frapper une médaille sur ce modèle ; toutes les personnes qui la porteront avec confiance recevront de grandes grâces.* »

Elle vit ensuite le tableau se retourner, et présenter en son centre la lettre **M**, surmontée d'une croix reposant sur une barre horizontale figurant l'autel où se perpétue le Sacrifice de la Croix, et surmontant les deux Cœurs de Jésus et de Marie, le premier couronné d'épines, le second transpercé d'un glaive.

Inquiète de savoir comment orner le revers de la médaille, sainte Catherine s'entendit répondre : « *L'M et les deux Cœurs en disent assez !* »

De fait. Le monogramme de *Marie* proclame ce Nom infiniment agréable à Dieu, terrible aux démons et si aimable. « Dans notre langue française, disait

saint François de Sales, l'anagramme de Marie n'est autre chose qu'AIMER, de sorte qu'*aimer c'est Marie, et Marie c'est aimer.* »

« *La Médaille miraculeuse, écrit notre Père, c'est la victoire de Marie contre Satan, pour venir au secours de tous les pauvres corps et des pauvres âmes qui souffrent. Telle est la sollicitude maternelle de la Très Sainte Vierge pour les petites gens en difficulté qui portent sa médaille avec confiance.* » Sous ce rappel explicite de ce qui avait été, et restait, depuis la Révolution, le signe de ralliement de la fidélité monarchique et catholique : les deux Cœurs à jamais unis de Jésus et de Marie. Quant aux douze étoiles, elles ont été placées par le graveur au revers de la médaille. L'Immaculée, notre Mère à jamais, est Reine. Sainte Catherine écrira un jour : « *Oh ! qu'il sera beau d'entendre dire : "Marie est la Reine de l'univers, particulièrement de la France", et les enfants s'écrieront avec joie et transport : "et de chaque personne en particulier". Ce sera un temps de paix, de joie et de bonheur qui sera long, elle sera portée en bannière et elle fera le tour du monde.* »

Faire connaître et aimer cette "Vierge au globe, Reine de l'univers", sera le tourment de la vie de sainte Catherine, elle dira un jour son "martyre". Il fallut attendre l'année de sa mort, en 1876, pour qu'elle obtienne de ses supérieurs une statue sculptée selon ses indications. Aujourd'hui, c'est la Vierge de la Médaille. Merci, Saint-Père !



LA VIERGE DE FRANCE

À Rome, le bienheureux Pie IX confirme par une définition dogmatique, le 8 décembre 1854, le privilège de Marie “*conçue sans péché*”. Elle s’était manifestée à Paris par d’innombrables miracles, mettant fin au choléra en 1832, convertissant la paroisse de Notre-Dame des Victoires en 1836.

Dans sa lettre au pape Pie IX, sainte Bernadette observe avec beaucoup de délicatesse filiale que Notre-Dame a confirmé à Lourdes, le 25 mars 1858, la définition dogmatique de l’Immaculée Conception par le Saint-Père, en répondant à sainte Bernadette qui lui demandait son Nom avec insistance : « *JE SUIS L’IMMACULÉE CONCEPTION.* »

Mais Pie IX aurait pu répondre à la sainte confidente de Marie, qu’il s’était lui-même appuyé pour proclamer le dogme sur l’invocation apparue à sainte Catherine Labouré : « *Ô Marie conçue sans péché, nous avons recours à vous.* »

Après Paris, Notre-Dame était descendue le 19 septembre 1846 à La Salette à la demande de sœur Marie de Saint-Pierre. C’était un samedi, dernier jour des Quatre-Temps et veille de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Elle était en larmes. Malgré tous ses miracles, son peuple ne se convertissait pas :

« *Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous ; et vous autres, vous n’en faites pas cas ! Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j’ai prise pour vous !* »

Et voici la surprise, “divine” s’il en fut !

« *Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième et on ne veut pas me l’accorder. C’est ça qui appesantit tant le bras de mon Fils !* »

Elle était donc auprès de Dieu aux jours de la création ? Mais oui ! c’est bien ce que révèle la prosopopée du Livre des Proverbes que nous lisons pour épître de la messe de l’Immaculée Conception :

« *Quand il fortifia les fondements de la terre ; à ses côtés JE SUIS, enfant chérie ; JE SUIS, faisant ses délices, jour après jour ; jouant devant lui tout le temps, jouant sur le sol de sa terre, et trouvant mes délices avec les fils d’Adam.* » (Pr 8,30-31)

Pauvre Mère ! Ils font aujourd’hui, son affliction. Mais elle ne renonce pas à reconquérir son peuple de France. À Lourdes, elle vient fonder sa ville, une ville sainte, Jérusalem céleste qui descend du Ciel. La Vierge Marie est descendue parler aux hommes en ce lieu, de cette grotte dont le rocher est devenu une autre Terre sainte où les miracles de l’Évangile se reproduisent, comme autrefois à la parole de Jésus. La puissance de

Dieu ici pénètre le monde sur les pas de l’Immaculée. Ultime manifestation de la miséricorde divine.

« Lourdes, c’est vraiment “la religion de nos pères”, nous disait notre Père, avec un grain d’amertume dans le ton de la voix, parce que c’était et ce n’est plus. La Sainte Vierge a quitté la France pour le Portugal. Nous ne sommes pas jaloux, nous aimons Fatima. Mais Lourdes tient à nos racines, à notre âme, à notre cœur, à toute notre sensibilité. Lourdes, c’est la Sainte Vierge qui touche le rocher. »

Mais elle nous a laissé son sourire à Pontmain et à Lisieux, puisqu’à Fatima elle n’a jamais “ri”. Tandis qu’à Pontmain, lorsque fut achevée la miraculeuse inscription en lettres d’or sur la blanche banderole :

MAIS PRIEZ MES ENFANTS
DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS ●
ponctuée d’un point “gros comme un soleil”, au dire des enfants, ceux-ci s’écrièrent : « *Voilà qu’Elle rit !* »

On chanta alors *Inviolata*. Aussitôt, les enfants annoncèrent que de nouvelles lettres apparaissaient sur le même écriteau blanc, mais sur une seconde ligne. Au moment où l’on finissait de chanter : *O Mater alma Christi, carissima !* « *Ô douce et bien-aimée Mère du Christ* », les voyants avaient épilé lettre par lettre : MON FILS...

Il y eut dans la petite foule un frémissement, une émotion indicible... « *C’est bien la Sainte Vierge* », dirent les enfants. « *C’est Elle !* », répéta la foule.

À l’*Inviolata* succéda le *Salve Regina*. Pendant que le peuple de France chante sa Reine, au moment où il en vient à : « *Oh, de grâce, vous, notre Avocate, abaissez vers nous vos regards miséricordieux* », une invisible main traçait les lettres épilées une à une par les enfants :

MON FILS SE LAISSE TOUCHER

Lorsque sœur Marie-Édouard entonna, sur l’ordre du vénérable curé, *Mère de l’Espérance*, la Sainte Vierge éleva les mains et scanda le chant par le gracieux mouvement de ses doigts en souriant aux enfants qui ne se tenaient plus de joie : « *Voilà qu’Elle rit, voilà qu’Elle rit !* » Et ils sautaient de joie, battant des mains et répétant : « *Oh ! qu’Elle est belle ! Oh ! qu’Elle est belle !* »

Nous savons par cœur les paroles qui illuminèrent le visage de l’Immaculée au soir du 17 janvier 1871 : *Souvenez-vous, Marie, Qu’un de nos souverains, Remit notre patrie, En vos augustes mains.*

L’évocation de la consécration, par le roi Louis XIII, de la France au Cœur Immaculé de Marie, ravit notre Reine. Ce sourire, c’est la révélation du Cœur de Marie. Elle ne permit pas la destruction de l’autel de sa cathédrale, de la Croix qui le surmonte, lumineuse ! et des statues de Louis XIII et de la reine Anne d’Autriche (*photo, infra, p. 8*).

Or, ce même 17 janvier 1871, dans Paris assiégé, les fidèles se rassemblaient en foule à Notre-Dame des Victoires. « Nous allons tous publiquement et solennellement supplier la Très Sainte Vierge de nous venir en aide, annonça le curé Amodru. Et nous ne franchirons pas le seuil de ce saint Temple consacré à sa gloire sans lui avoir non moins solennellement promis de lui offrir un cœur d'argent, qui apprendra aux générations futures qu'AUJOURD'HUI, ENTRE 8 HEURES ET 9 HEURES DU SOIR, tout un peuple s'est prosterné aux pieds de Notre-Dame des Victoires et a été sauvé par elle ! »

C'était précisément l'heure où, à cent lieues de là, terrible comme une armée rangée en bataille, Notre-Dame arrêta les Prussiens, aux portes de Laval.

LA VIERGE DU SOURIRE

Quelques années plus tard, elle descendra à *Lisieux* pour arracher la petite Thérèse à une « *désorientation diabolique* », selon l'expression que sœur Lucie emploie pour caractériser l'état d'une Église qui ne perd pas le contrôle d'elle-même, comme la petite Thérèse au plus fort de ses crises. Elle gardait l'usage sain de ses facultés supérieures, témoigne sœur Marie du Sacré-Cœur, Marie, l'aînée de la famille : « *Elle subissait une contrainte dans ses sens. Mais ne perdait pas conscience d'elle-même.* » Ainsi de l'Église : il y a un Pape, des cardinaux, des ministres romains, et la désorientation est telle que toutes sortes de crimes et de désordres les plus violents ont lieu dans son sein, qui devraient susciter la plus grande réprobation. Mais l'Église est comme liée sous l'emprise d'une véritable possession diabolique.

Comment tout cela va-t-il se dénouer ? Par une merveilleuse apparition de la Vierge Marie, le 13 mai 1883. Thérèse elle-même raconte le miracle : « *Tout à coup, la Sainte Vierge me parut belle, si belle que jamais je n'avais vu rien de si beau, son visage respirait une bonté et une tendresse ineffable, mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut le ravissant sourire de la Sainte Vierge. Alors, toutes mes peines s'évanouirent... Ah ! pensai-je, la Sainte Vierge m'a souri, que je suis heureuse...* »

Dans la retraite *SAINTE THÉRÈSE NOUVELLE*, qu'il nous prêcha en septembre 1992, l'abbé de Nantes, notre Père, commente : « Que ce soit le 13 mai 1883, cela me paraît mettre encore un peu plus l'accent sur la figuration de ce qui se passe aujourd'hui et de ce qui se passera demain. N'est-ce pas l'annonce de la fin des temps ? N'est-ce pas une préfiguration de la possession de l'Église par le démon, et cette possession, accompagnée de la prière des saints ? Comme elle fut accompagnée, au chevet de Thérèse, de celles de son père, Louis Martin, et de ses sœurs.

« Quand arrive ce 13 mai 1883, c'est la Vierge qui apparaît, comme elle apparaîtra trente-quatre ans plus tard le 13 mai 1917 à Fatima, mais elle n'a jamais souri à Fatima. Peut-on penser que ce sera par un sourire, que ce sera une « *Vierge du Sourire* » qui délivrera l'Église miraculeusement de cette pression diabolique » dont elle est victime depuis près de soixante ans ?

NOTRE-DAME DE LA MISÉRICORDE

Pourquoi Notre-Dame a-t-elle perdu son sourire à Fatima ? Parce qu'elle a quitté la France. Exilée au Portugal pour tenter d'y exercer le ministère de la Miséricorde que notre Bon Dieu, dans son infinie bonté, lorsqu'Il La conçut et l'appela à siéger de toute éternité au sein de sa Gloire, voulut lui confier en partage, dans son Esprit-Saint, se réservant celui de sa Justice, afin qu'Elle puisse encore intercéder pour nous tous, à la droite de Jésus, son Fils infiniment aimé, Notre-Seigneur et Sauveur à jamais.

En pleine communion avec le Cœur Immaculé de Marie, notre Père en exprima les sentiments dans une *COMPLAINTÉ D'AMOUR ET DE MISÉRICORDE* qu'il met dans la bouche de notre Mère chérie, datée du 15 juillet 2000, au lendemain de la publication de la troisième partie du *Secret* confié à Lucie, François et Jacinthe, le 13 juillet 1917.

PREMIER SECRET.

« C'est ainsi que, dès le commencement, j'ai obtenu de Lui, par sa grâce émanée du Cœur Sacré de ce Fils très aimant, de vous montrer *l'abîme de l'enfer*, à travers la vitre qui nous en sépare, afin que vous en soyez épouvantés à jamais et que chacun, chacune de vous tremble pour ses bien-aimés comme pour son âme et sa propre chair, et qu'il prie et se sacrifie charitablement pour tant de pauvres âmes échappées déjà sur ce mauvais chemin de l'enfer d'où nulle âme ne reviendra à la lumière de notre bon Dieu.

« Pour ce faire, je suis venue du Ciel afin de vous demander en son Nom de prier pour ces pauvres pécheurs et de consoler mon Cœur Immaculé désolé de voir tant de ses enfants qui marchent à l'enfer.

« Ne voudriez-vous pas vous aussi m'aider à secourir toutes ces pauvres âmes que leurs péchés mènent, en aveugles, à une si terrible fin ? »

[*Comment ne pas répondre, d'un seul élan, OUI ! Aussitôt notre Mère chérie poursuit :*]

DEUXIÈME SECRET.

« À la bonne heure ! Sachez que les trois enfants chéris, à qui je faisais confiance de mes peines, et, grâce à eux, des multitudes de vos frères, répondirent à mon appel et se sauvèrent de tout mal, du péché en ce monde et de l'enfer en l'autre.

« Ainsi, en leur temps, ont-ils obtenu la paix sur la terre (11 novembre 1918) et le bonheur du Ciel (morts de François, le 4 avril 1919 et de Jacinthe le 20 février 1920). Mais tant d'autres se détournèrent de moi et ne cessèrent d'offenser Dieu : ils en furent punis par la guerre, la famine, les persécutions.

« Pour rendre aux peuples du courage dans cette lutte contre l'enfer, je les prévins de ce qu'ils devraient bientôt souffrir pour l'amour de notre Dieu si bon, si bon !

« Et je vantai de mon Dieu le désir de son Cœur : de vous voir vous consacrer à l'amour éternel sous le vocable du Cœur Sacré de mon Jésus et de mon Cœur Immaculé, selon ce que notre bon Père du Ciel demandait. Pour signe de son acceptation, la Russie, alors livrée aux démons, donnerait le spectacle d'une conversion soudaine et merveilleuse à son antique foi catholique orthodoxe (c'est-à-dire ni moderniste, ni progressiste).

« Je suis revenue les en prévenir à Pontevedra, à Tuy... en 1925, en 1929.

« Mais, ô mes enfants, la douleur transperce mon Cœur Immaculé, blessure plus cruelle qu'au pied de la Croix.

« Je le pressentais : l'heure était venue du mystère d'iniquité que mon Fils avait annoncée, touchant les élus... »

[*Tombant dans l'hérésie du Concile... par obéissance. Sauf Lucie, la messagère de Notre-Dame.*]

« Personne ne fit cas de mon message, ni les méchants, ni les bons. Cette génération de l'après-guerre se montra ingrate, odieuse au point d'armer le bras de mon Fils contre moi qui lui fis un marché d'amour où toutes mes larmes le paieraient de toutes les injures et infidélités, de toutes les horreurs et les crimes qu'Il devrait subir, pour le pardon des pécheurs et, parmi eux, des âmes les plus proches de son Cœur transpercé ! »

[*Une « légion de petites victimes », à l'école de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.*]

TROISIÈME SECRET.

« C'est ce marché d'amour que je fis voir le 13 juillet 1917 aux trois enfants de mon Cœur, qui brûlèrent aussitôt de s'y associer par leurs dévotions et sacrifices. »

[*Lorsque Notre-Dame leur dit : « Quand vous récitez le chapelet, dites après chaque mystère : “ Ô mon Jésus, pardonnez-nous, sauvez-nous du feu de l'enfer, attirez au Ciel toutes les âmes, surtout celles qui en ont le plus besoin. ” »*]

« Représentez-vous, mes enfants, ce drame où je suis dans la Gloire de Dieu comme toujours ; l'Ange qui garde l'entrée de ma demeure semble agiter son épée de feu sur le monde, pour le réduire.

« Et Dieu sait qu'il y serait parvenu si, ô miracle ! l'incendie commençant n'avait été arrêté par la splendeur et l'éclatante lumière des rayons émanés de ma dextre.

« À Fatima, en ces années-là, de grandes merveilles eurent lieu tandis que mes trois enfants, des plus chéris, appelaient l'Église elle-même et le monde entier à faire pénitence.

« À quelle grâce, à quel miracle, ces faits devaient-ils ce bonheur ? Je ne puis le dire encore aujourd'hui, car cette devanture très belle cachait un crime dont aucun de ceux qui ont dû y participer, y mourir même, n'a voulu rien dire ni laisser transparaître. Moi-même je n'en ai ni n'en veux avoir connaissance, étant, comme vous savez, Mère de Miséricorde et de Compassion, non de haine et de vengeance. »

- 4 - « UN ÉVÊQUE VÊTU DE BLANC. »

« Mes bons enfants, n'ayez pas peur ! Regardez à travers cette vitre qui est le reflet du Ciel. Voyez cet homme vêtu de blanc, c'est le Saint-Père en septembre 1978. À peine mort, il est déjà embaumé ; ignoré comme s'il n'avait jamais existé.

« Mais Quelqu'un ne peut l'oublier, ici : c'est moi, sa Mère, et depuis cet assassinat, ce martyre, moi, Marie des Sept-Douleurs, délaissant les hommes aux mains pleines de sang, je veille, auprès de mon unique Fils, mon confident, secret témoin de tout, votre beau Pasteur, Albino Luciani.

« Je l'ai vu dans cette pure lumière qui est Dieu, et passant comme un corps glorieux, auquel était réservée une immense gloire. Mon Cœur Immaculé battait, prêt à rompre d'amour maternel, car c'était lui l'objet des tendresses de mon Dieu, et Il paraissait l'oublier. L'Ange, lui ouvrant son chemin, clamait une fois encore, à réveiller l'abîme !

PÉNITENCE, PÉNITENCE, PÉNITENCE !

« Cependant, le monde, à gauche de ma splendeur, étouffait de rage et de haine, mais mon Prince, mon Prêtre, n'en faisait nul cas ; il souriait au contraire, d'une divine grâce, comme mon Christ jadis.

« La Terre sainte, à ma droite, semblait s'éveiller d'une longue nuit et s'exerçait à l'alléluia du Ciel... C'était comme les jardins du Vatican, un nouveau Paradis où cet incomparable Prince de la Paix se promenait, disait son bréviaire, récitant son Rosaire, attendant son heure... »

- 5 - « UNE MONTAGNE ESCARPÉE. »

« L'Ange, alors, sonna de la trompette, et nous vîmes des religieux et prêtres se tourner vers moi qu'ils saluaient d'innombrables AVE MARIA, et former des processions vers Lourdes, Lorette et Fatima, avec une allégresse qui rappelait aux vieillards les fêtes inouïes des temps anciens.

« Celle qui s'engagea, mon élu en tête, dans les

monts de Galice et les hauteurs escarpées du Portugal, était, de toutes, la plus aimable à mon Cœur Immaculé parce qu'elle répondait, par une inspiration divine, à ce que Jésus désirait le plus entendre et admirer.

« Ces multitudes gravissaient ces montagnes escarpées sans difficulté. Les chapelets et les crucifix réapparaissaient dans leurs mains, sur leurs bannières et leurs habits religieux, comme on n'en avait plus vu depuis la Révolution. Chacun se taillait une croix, rugueuse, comme il est facile de le faire avec les chênes qui ont encore leur écorce.

« Ainsi, commençait de renaître l'Église des temps antiques. Ce clergé était la preuve qu'existait encore, mais comme "souterraine" et persécutée, la méritante tradition de nos paroisses. »

- 6 - VICTIME D'HOLocauste.

« Ah ! mes chers enfants, regardez, regardez bien celui que déjà vous avez aperçu, mais comme un fantôme à travers les voiles de la gloire de Dieu qui baigne ce pays.

« C'est votre Pape, disparu un temps, comme mort, et qui revient, comme un bon Pasteur, pour sauver son troupeau.

« Je vous en ai montré quelques signes par lesquels vous le connaîtrez mieux et ne pourrez plus jamais oublier.

« Ainsi l'avez-vous vu quitter son diocèse, comme le lui avait prophétisé ma messagère, et entrer résolument dans celui que le Christ, comme son Prêtre, lui avait, dès longtemps, assigné.

« C'est Rome, le siège des saints Pierre et Paul. Dans quel état le trouvait-il ? "En ruine", tant au moral qu'au spirituel. J'ai voulu que le délabrement ne soit caché à personne, mais que ses responsables ne soient pas montrés du doigt, je le veux, parce que je suis la Mère de Miséricorde comme aussi le siège de la Sagesse...

« Que ce Pape, si fraîchement donné, soit effondré, comme son diocèse, cela doit lui être compté à grand mérite. Déjà, à cette station de son Chemin de Croix, il se montre mon parfait serviteur, pressé d'expier avec moi et notre Jésus bien-aimé, les fautes et crimes de ses prédécesseurs.

« Je ne veux pas punir tant d'horribles crimes sans qu'auparavant notre universelle Charité s'exerce à faire oublier le mal et procurer les biens suprêmes de la Miséricorde et du Pardon. Mon serviteur lui-même prêchait d'exemple.

« Il y a encore à dire, mais rien ne sera plus comme avant.

« De saint Pie X à Jean-Paul I^{er}, ce fut un secret combat entre la Vierge Immaculée et les ministres de son Fils révoltés contre Lui. »

[Entre 1978 et 2000, une infâme exclusion. Dont

le comble fut marqué par l'exil de notre Père à Hauterives, en Suisse, par la volonté de Mgr Daucourt, évêque de Troyes (1996).]

« Mais aujourd'hui, tout est oublié qu'il aurait mieux valu ne jamais connaître, et que moi, fille de David, j'ai enrobé d'images. »

[« *Et nous vîmes dans une lumière immense qui est Dieu "quelque chose de semblable à l'image que renvoie un miroir quand une personne passe devant" : un Évêque vêtu de Blanc. "Nous eûmes le pressentiment que c'était le Saint-Père."* »]

« Ne se dresse plus que l'image du vrai Prêtre, du saint Pontife, du saint Évêque, de l'incomparable patriarche de Venise, enfin du Souverain Pontife, qui fut et demeure à jamais l'Hostie sainte, l'Hostie sans tache, la Victime innocente tuée par ses frères, et le Prêtre du Sacrifice incomparable de l'autel romain.

« Demain, grâce à son sacrifice d'holocauste, commencera de renaître l'Église indivise d'Orient et d'Occident, sous l'unique Père et Patriarche romain, le seul qui bientôt sera proclamé saint par acclamation populaire.

« Dieu veuille que ma messagère très fidèle apprenne pareille gloire ! en vertu de l'entente admirable, parfaite entre ces deux âmes merveilleuses. »

- 7 - LE SANG DES MARTYRS.

[« *Sous les deux bras de la Croix, il y avait deux Anges, chacun avec un vase de cristal à la main, dans lequel ils recueillaient le sang des martyrs, et avec lequel ils arrosaient les âmes qui s'approchaient de Dieu.* »]

« Oui, c'est vrai, il y aura encore de cruels martyres et des temps durs. Pour l'Église de Rome, pour l'Église de Moscou.

« Tant que notre très chéri Père Céleste voudra que dure le marché d'amour que je passai avec mon Fils, pour que soit accomplie toute Justice. De mes larmes mêlées aux larmes et sang de toutes les âmes vouées à mon Cœur Immaculé, je plaiderai Miséricorde pour les âmes qui s'approchent de Dieu : le Sang des martyrs est semence de chrétiens.

« Mon Cœur Immaculé triomphera, comme le veut mon Fils. Un temps de paix sera donné au monde revenu à son Dieu, Et il y aura encore des foules pèlerines se rendant à Jérusalem, à la Trinité Saint-Serge, à Rome, à Fatima !

« Tel est mon message, tout de mon inspiration qui guida la plume de ma fidèle messagère. »

[*Lorsqu'elle rédigea le "troisième secret" en 1944.*]

« Tel est le message de frère Georges de Jésus-Marie, car l'onction odorante de l'Esprit-Saint blesse son cœur d'un amour infini pour le Cœur de Jésus-Cœur de Marie tout unis, et pour ses martyrs d'Orient et d'Occident.

« Que nous dit-il ?

« Aimez le Cœur Immaculé de Marie ! Aimez ce qu'Il aime !

« Frère Georges de Jésus-Marie, 15 juillet 2000. »

JÉSUS-CARITAS

Déjà, sœur Marie de Saint-Pierre, du carmel de Tours, avait entendu, en avril 1843, une “voix intérieure” lui dire : *« Reviens à la maison de ton Père, qui n'est autre que mon Cœur. »* Puis, s'étant rendue à l'oraison et s'étant unie à Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, elle entendit ces paroles :

« Appliquez-vous à honorer mon Cœur et celui de ma Mère, ne les séparez point ; priez-les pour vous et pour les pécheurs. »

Le 26 du mois d'août de la même année, *« il y eut un terrible orage ; je n'ai jamais senti la justice d'un Dieu irrité comme dans ce moment ».*

Et elle entendit ces paroles : *« “ Mon Nom est partout blasphémé, jusqu'aux enfants qui blasphèment. ” Alors, Il m'a fait voir combien cet affreux péché blessait douloureusement son divin Cœur plus que tous les autres. Par le blasphème, le pécheur le maudit en face, l'attaque ouvertement, anéantit sa Rédemption et prononce lui-même sa condamnation et son jugement. Il me fit envisager le blasphème comme une flèche empoisonnée qui blessait continuellement son divin Cœur ; alors Il me fit entendre qu'Il voulait me donner “ UNE FLÈCHE D'OR ” pour le blesser délicieusement ou pour cicatriser les blessures de la malice que lui font les pécheurs. »*

« Voici la louange que Notre-Seigneur me dicta malgré ma grande indignité pour la réparation des blasphèmes de son Saint Nom et qu'Il me donna comme une flèche d'or, me disant que chaque fois que je la dirai, je blesserai son Cœur d'une blessure d'amour. »

FLÈCHE D'OR

« QU'À JAMAIS SOIT LOUÉ, BÉNI, AIMÉ, GLORIFIÉ, LE TRÈS SAINT, TRÈS SACRÉ, TRÈS SURADORABLE, TRÈS INCONNU, TRÈS INEXPRI-MABLE NOM DE DIEU, AU CIEL, SUR LA TERRE ET DANS LES ENFERS, PAR TOUTES LES CRÉATURES SORTIES DES MAINS DE DIEU ET PAR LE SACRÉ CŒUR DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST AU TRÈS SAINT-SACREMENT DE L'AUTEL. »

« Comme je sentais en mon âme un certain étonnement de ce que Notre-Seigneur me disait “ dans les enfers ”, Il eut la bonté de me faire comprendre que sa justice y était glorifiée. »

Que le président Macron proclame la “liberté de blasphémer” en France dans son discours du 2 octobre 2020 n'est pas sur-

prenant. Il y a longtemps que ses prédécesseurs ont montré l'exemple depuis la chute de Charles X, dans une persécution sacrilège de notre culte catholique et français toujours ! qui nous fait chanter : *« Vive le Cœur Sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le Cœur Immaculé de Marie, Roi et Reine de France. »*

Mais le scandale est surtout dans le silence des évêques de France. Ne récitent-ils donc plus le *Notre Père* ? *« Notre-Seigneur m'a fait participer au désir qu'Il a de voir le Nom de son divin Père glorifié, confiait sœur Marie de Saint-Pierre, dans une lettre à sa supérieure en 1843. Et il me semble que, de même que les anges qui, sans cesse chantent Sanctus, il fallait que je m'applique à glorifier son saint Nom ; qu'en faisant cet exercice, j'accomplirais l'ordre qu'il m'avait donné d'honorer son divin Cœur et celui de sa sainte Mère, car ils étaient également blessés par le blasphème. »* Comme le manifestera par ses larmes Notre-Dame à La Salette, en 1846.

Espérons que le “pèlerinage” de Notre-Dame de Paris en Italie la consolera de nos ingratitude et des blasphèmes provoqués par notre Président. Et que Notre Saint-Père le Pape achèvera cet “envoi en mission” de la Mère de Dieu par la consécration de la Russie à son Cœur Immaculé afin que le monde entier éprouvé par le “châtiment”, oui ! de son impiété, et l'Église celui de son Apostasie, par les souffrances de la pandémie et par la pauvreté, cessent de la blasphémer et recommencent à dire, avec l'Ange du Portugal : *« Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime, et je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui ne vous adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas. »* C'est notre “Flèche d'or” qui « blesse » le Cœur Très Unique de Jésus-Marie d'une « blessure d'amour » en réparation des blasphèmes et de nos ingratitude.

(Frère Bruno de Jésus-Marie.)



SAINTE ODILE D'ALSACE

LA GRÂCE PROVIDENTIELLE D'UN JUBILÉ

LES pèlerins du grand jubilé de sainte Odile, qui s'ouvre ce 13 décembre 2020 pour célébrer le treizième centenaire de son "*dies natalis*", sauront-ils retrouver le fier élan et les tendres accents de la "fête magnifique" célébrée par leurs pères il y a cent ans ? On chantait alors au mont Sainte-Odile le vieux cantique populaire composé au dix-septième siècle par les jésuites de Molsheim :

*« Miroir parfait de toute grâce, ô Vierge de jadis !
Très pure gloire de l'Alsace, Odile, écoutez-nous.
Priez pour nous au Paradis,
Ô douce Sainte de chez nous !... »*

Pour être sûrs d'être entendus de sainte Odile revenue si souvent bénir sa terre natale, il suffit de penser que c'est l'Immaculée elle-même, Médiatrice de toutes grâces et céleste Empérisseuse de nos nations et de nos provinces chrétiennes, qui a insufflé dans le cœur de la fille du duc d'Alsace sa propre sollicitude, sa puissance et sa miséricorde, toutes vertus de son Cœur royal et maternel.

Le thème choisi pour le jubilé est tiré de l'Évangile de saint Jean : *« Venez et voyez. »* (1, 39) Avant d'y "aller voir", si Dieu le veut ! des yeux du corps et surtout de l'âme, retraçons brièvement la vie de sainte Odile, ainsi que l'histoire mouvementée de la "*sainte Montagne*", qui abrite depuis treize siècles ses précieuses reliques. Car il y a, dans ce jubilé providentiel, une grâce particulière, un "trésor caché" à découvrir...

UNE "VITA" PARFAITEMENT ATTESTÉE

En 1856, un protestant de Bâle, Karl Roth, publia une étude critique sur les origines de sainte Odile et du mont qui lui est dédié. À l'en croire, Odile devait être tout simplement effacée du livre de l'histoire, et l'existence même d'un duché d'Alsace aux temps mérovingiens remise en doute. L'ouvrage suscita une tempête d'indignations, surtout en Alsace. Encore en 1869, on pouvait en sentir l'émotion chez le curé Winterer, futur membre du *Zentrum* au Reichstag et ami de Mgr Freppel, qui écrivait : *« La main du destructeur s'est levée contre l'image historique de sainte Odile ; mais disons-le tout de suite, ce n'est pas un Alsacien mais un Suisse [protestant] qui a entrepris contre l'histoire de notre sainte ce que les hordes sauvages ont jadis accompli contre le couvent de Hohenbourg. Il a ravi sainte Odile à notre dévotion, à notre histoire, au Ciel même. »*

Les Alsaciens ne s'en tinrent pas à la seule colère, les plus érudits d'entre eux se mirent au travail, et dès 1866, paraissaient les deux volumes du savant prélat d'Oberheim, Joseph Gyss, qui constitua une première réponse scientifique à la critique du protestant rationaliste. Depuis, la science historique n'a cessé de faire des progrès. En réalité, elle n'avait pas attendu Roth, puisque dès la fin du dix-septième siècle, au moment où l'Alsace redevenait française, dom Mabillon éditait la plus ancienne *Vita Otiliæ*, rédigée au dixième siècle, comme l'a établi Christian Pfister dans son "*Duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte*



Sainte Odile accueillant les malades à l'abbaye de Niedermunster. Peinture à l'huile sur toile de Paul Ledoux (1937), offert à la clinique Sainte-Odile de Strasbourg, où avait été soignée son épouse.

Odile” (1892). Le livre de Mgr Médard Barth, professeur au collège épiscopal de Strasbourg, paru en 1938, “*DIE HEILIGE ODILIA, SCHUTZHERRIN DES ELSASS – Sainte Odile, patronne de l’Alsace, son culte dans le peuple et dans l’Église*”, marqua une étape importante dans la connaissance de la vie de sainte Odile ; et tout dernièrement les publications de Marie-Thérèse Fischer (en particulier “*TREIZE SIÈCLES D’HISTOIRE AU MONT SAINTE-ODILE*”, éd. du Signe, 2006) mettent pour ainsi dire un point final à la controverse. Odile, fille du duc d’Alsace Adalric, a bien existé, la *VITA SANCTÆ OTILIAE VIRGINIS*, composée par un moine du Hohwald à partir de sources que nous ne possédons plus, est fiable.

Qu’il faille renoncer à un grand nombre des “légendes” qui se sont greffées au long des siècles sur ce premier récit de la “*Vita*” n’ébranle pas notre foi ni notre dévotion pour cette grande sainte, parce que, à l’école de notre Père, « *nôtre est le vrai* ». La vérité est cent fois supérieure et préférable aux plus belles légendes. Ce discernement critique ne nous empêche pas de garder toute notre vénération pour nos pères, « *qui n’étaient pas naïfs, ni rationalistes, mais religieux* », et de communier à leur foi.

« **TU LUI DONNERAS LE NOM D’ODILE.** »

Nous étions alors aux derniers temps des rois mérovingiens, et il y avait, pour administrer le pays situé entre Vosges et Rhin qu’on appelait déjà l’Alsace, et qui avait été créé pour faire tampon entre le royaume Franc et la puissante Alémanie, un gouverneur, qui avait le titre de duc et portait le nom d’Adalric ou Étichon. Ami de Pépin d’Héristal, il régnait sur la grande plaine avec ses villages peuplés de guerriers, devenus laboureurs en temps de paix, prêts néanmoins à prendre les armes à l’appel de leur chef. Leurs âmes avaient été conquises par les moines, défricheurs et missionnaires. Grâce aux Francs, la religion catholique avait pris l’âme de la province, elle ne la quitterait plus. « Quant aux femmes mérovingiennes, elles gardaient auprès de leurs époux, demeurés, malgré leur conversion au christianisme, de rudes guerriers à demi barbares, ce rôle de pacificatrices, d’agents efficaces de la civilisation chrétienne qui ne s’épanouit que sous la loi d’amour. On connaît l’histoire de Clotilde, celle de Bereswinde lui ressemble beaucoup. Quelles admirables pages que ces premières pages de notre histoire de France, intimement liée à celle du duché d’Alsace ! » (Léontine Zanta, *SAINTE ODILE*, 1931, p. 33)

Odile, qui ne portait pas encore ce nom, était la fille du duc Adalric et de Bereswinde. Elle naquit aux alentours de 660, mais en naissant, elle était aveugle. Son père, qui avait conçu l’espoir très politique de voir naître un fils à qui transmettre son nom et sa charge, apprenant la chose, entra dans une furieuse colère et ordonna qu’on mît à mort celle qui venait de naître. Mais sa mère la sauva en la confiant aux soins d’une nourrice dévouée. Plus tard, pour la dérober

entièrement aux regards de son père, Bereswinde la fit emmener dans un lieu appelé “*Palma*”, qu’on identifie avec le monastère de Baume-les-Dames (?), près de Besançon, dont l’abbesse était sa parente.

Élevée avec amour par les religieuses, la fillette apprit la “*Laus perennis*” et les usages de la vie en communauté. Quand un jour arriva Erhard, évêque de Ratisbonne en Bavière, envoyé par le Ciel pour la baptiser au nom de la Sainte Trinité, car « *à moins de naître d’en haut, on ne peut voir le royaume de Dieu* » (Jn 3,3), et lui donner le nom d’Odile, que d’aucuns traduisent par “*enfant de lumière*”. « *Il prit la fillette, raconte la VITA, et la plongea dans l’eau baptismale. En l’élevant hors de l’eau, il lui oignit les yeux avec le Saint-Chrême et, immédiatement, délivrée de sa cécité, elle tourna vers le visage de l’évêque un regard clair.* »

Instruite des règles monastiques, Odile voulut regagner la maison paternelle, écrivit en ce sens à son frère Hugues, dont elle avait appris les bons sentiments, et celui-ci prit sur lui de faire revenir sa sœur aînée, comptant que la colère de leur père serait tombée. Mal lui en prit : lorsque le duc Adalric apprit qu’Odile revenait chez lui, il assena sur la tête de son héritier un coup de bâton si violent que celui-ci en mourut. Odile fut tout de même reçue mais par contrainte, et reléguée au rang de servante dans la maison de son père ; elle vécut un long temps ignorée, humiliée, prenant tout en gré, trouvant toujours quelque misère plus grande que la sienne à soulager. Ainsi se forgeait, selon le bon plaisir de Dieu, l’âme courageuse et douce de sa servante.

Jusqu’au jour où son père, pressé par sa conscience et sentant sa fin proche, voulut réparer l’injustice commise et céda à sa fille sa maison forte de *Hohenbourg*, juchée à 762 mètres d’altitude. Odile entreprit aussitôt d’en faire un monastère, en y établissant une communauté de vierges consacrées, pour la louange de Dieu et le soin des pauvres. Adalric y mit une condition : intercéder pour lui auprès de Dieu, avec sa communauté, à cause des crimes qu’il avait commis. Il ne vécut plus très longtemps après et, nous rapporte la *VITA*, « *Odile eut alors une révélation céleste : son père se trouvait dans le lieu des châtiments, à cause des péchés pour lesquels il n’avait pas accompli de pénitence suffisante en ce monde.* » Pardonnant tout, elle se consuma en veilles, jeûnes et prières et connut enfin, par une autre révélation, que son père était délivré du Purgatoire : « *Odile, aimée de Dieu, cesse de t’affliger, car tu as obtenu du Seigneur le pardon pour les fautes de ton père. Le voici délivré et les anges l’emmènent pour le placer dans le chœur des patriarches.* »

Odile consacra une partie des biens laissés par son père à la fondation d’un nouveau monastère, en bas de la montagne, afin de permettre aux pèlerins et aux malades de s’y rendre sans avoir à monter jusqu’au sommet. Il fut appelé *Niedermunster* et son église dédiée à saint Martin. Les moniales, accourues

de tous les coins de l'Europe, atteignit du vivant de la fondatrice le nombre de cent trente, parmi lesquelles les trois filles de son frère Adalbert : *Eugénie*, qui lui succédera au Hohenbourg, *Attale*, qui fondera l'abbaye Saint-Étienne à Strasbourg et *Gundelinde*, qui sera abbesse de Niedermunster détaché du monastère d'en haut après la mort d'Odile. Ce n'était pas une mince affaire d'entretenir une telle communauté, mais Odile à l'âme sereine et pure, au cœur compatissant et patient, animait l'ensemble, ne tenant jamais compte de sa fatigue, soutenue par une vie intérieure qui décuplait ses forces parfois défaillantes.

« *Elle persévérait dans la prière, dit la VITA, attentive à la lecture de l'Écriture, modérée dans ses propos, remarquable dans l'abstinence, si bien que, hormis les jours de fêtes solennelles, elle ne prenait d'autre nourriture qu'un pain d'orge et des légumes. Elle avait coutume d'utiliser une peau d'ours comme lit et de poser sa tête sur une pierre en guise d'oreiller.* » Pour le ministère des âmes, il y aurait eu, jumelé à cette importante communauté féminine, un petit groupe de moines et de prêtres (cf. dom René Bornert, o.s.b., *NOUVEAU DICTIONNAIRE DE BIOGRAPHIE ALSACIENNE*, p. 2895).

« *SUPER MUROS TUOS, JERUSALEM.* »

La bienheureuse vierge mourut en 720, le 13 décembre, en la fête de sainte Lucie. Un texte postérieur rapporte que son dernier entretien fut pour exhorter ses filles à l'humilité : « *Mes sœurs, vous n'avez point de temps à perdre, la vie est courte, Dieu réserve ses grâces aux âmes sincères et humbles, souples en toutes choses et soumises à ce qu'il désire. Orgueil et égoïsme vous feront bannir du royaume des Cieux... Invoquez, je vous en prie, Notre-Seigneur Jésus-Christ pour moi, indigne pécheresse, et n'oubliez point ceux de ma famille qui reposent ici et qui nous ont aidés.* »

On conserva longtemps la précieuse coupe de sa dernière communion, qu'une autre tradition dit lui avoir été apportée du Ciel par un ange, mais qui disparut pendant les guerres de religion. La sainte fon-

datrice fut enterrée au Hohenbourg, dans la chapelle de saint Jean-Baptiste, qu'elle avait fait construire en l'honneur du Précurseur et Ami de l'Époux qu'elle avait en particulière dévotion et qui lui était apparu ; c'est là qu'elle repose encore aujourd'hui dans son sarcophage de grès rose, inviolé depuis treize siècles ! Pendant huit jours entiers, le couvent fut envahi par un parfum délicieux émanant du corps de la bienheureuse fondatrice. Rapidement les fidèles vinrent prier sur son tombeau, tandis que ses filles poursuivaient l'œuvre de la louange essentielle, qui ne cessera pas pendant huit siècles.

Rien ne peut mieux fixer dans nos esprits l'image de la vocation première de la sainte patronne de l'Alsace, au sommet de ce promontoire rocheux qui domine la plaine, que la belle antienne liturgique : « *SUPER MUROS TUOS, JERUSALEM, CONSTITUI CUSTODES. Sur tes remparts, Jérusalem, j'ai placé des gardes. Tout le jour et la nuit ils n'interrompent pas leur louange du Nom du Seigneur. Ils prêchent au peuple ma puissance et annoncent aux païens ma gloire.* »

« *Merci, mon Dieu, disait un jour notre Père, d'avoir inspiré dans l'Écriture sainte de si hautes pensées portées par de si belles images. Ce texte nous rapporte que les saints demeurent sans cesse les mains et les yeux levés vers le Ciel pour la prière et louent le Seigneur. Ceux qui veillent sur la cité, ce sont les contemplatifs dans la Jérusalem sainte. Prière, louange à Dieu et prédication au peuple, voilà de quoi a besoin Jérusalem. Dieu est le défenseur de son peuple, le protecteur de sa ville sainte qui n'a rien à craindre tant que sur ses remparts, nuit et jour, prient les religieux.* »

Mais de son vivant, sainte Odile n'était pas qu'orante et "contemplative", elle était aussi caritative et "missionnaire". Elle allait en donner la preuve plus encore au long des siècles, et on peut en vérité et sans trop d'anachronisme appliquer à la sainte patronne de l'Alsace la parole de sœur Lucie de Fatima, dont la vocation était de « *faire briller dans les âmes toujours davantage ce rayon de lumière, leur montrer toujours davantage ce port du salut, toujours prêt à accueillir tous les naufragés de ce monde* ».

« NOTRE ODILE RAYONNE AU SOMMET DE LA MONTAGNE PAR SES MIRACLES »

PREMIERS PÈLERINAGES

Dès le neuvième siècle, on trouve trace de pèlerinages « *vers la montagne où repose Odile dans la chapelle Saint-Jean* ». En ce même siècle, on honorait déjà la fille du duc d'Alsace d'un culte liturgique. La *VITA* nous apprend que « *plusieurs miracles se sont produits à son tombeau, par la bonté de Dieu et les mérites et l'intercession de la Très Sainte Vierge Marie* », malgré trois dévastations successives de Barbares venus d'Europe centrale !

Au milieu du onzième siècle, saint Léon IX, le "Pape alsacien", qui s'appelait dans le monde Bruno d'Eguisheim et s'honorait d'être de la parenté de la sainte, se rendit sur le Mont, – il l'avait déjà fait, alors qu'il était évêque de Toul en Lorraine, pour relever l'abbaye de ses ruines et procéder à la dédicace de la nouvelle église abbatiale – mais là, cette fois, c'est en Pape qu'il revenait et publiait la bulle "*PARENTUM NOSTRORUM*" (17 décembre 1050), qui fixe le règlement du culte que l'on doit rendre à sainte

Odile. C'est pourquoi on le voit représenté dans l'un des deux vitraux du chœur de l'église actuelle, à côté de notre bon roi Saint Louis.

Mais le siècle suivant commença mal : l'abbaye fut prise dans la fameuse "Querelle des Investitures", qui opposait le Pape et l'empereur d'Allemagne, et comme la plupart des Alsaciens avaient pris le parti du Pape, les soldats du duc de Souabe Frédéric le Borgne, de la famille des Hohenstaufen, pillèrent la province et brûlèrent le monastère en 1120. Ce qui n'empêcha pas les pèlerins de continuer à venir prier sur le tombeau de la sainte, même en l'absence des religieuses. Le fils du duc Frédéric, qui n'est autre que Frédéric Barberousse, voulut réparer le crime de son père et fit reconstruire le couvent de Hohenbourg, y installant une nouvelle et excellente abbesse, Relinde, arrivée tout droit de Bavière.

Le même Barberousse construisit une chapelle palatine à Haguenau pour y vénérer la Sainte Lance du Christ, d'où le culte à la plaie du Côté de Jésus et à son Divin Cœur, qui se répandit très tôt en Alsace.

UN "JARDIN D'IMAGES" AU PRINTEMPS DE L'ALSACE

Relinde, dont on louait la sagesse et l'esprit religieux, forma et eut pour lui succéder une autre excellente abbesse, Herrade, qu'on dit à tort "de Landsberg", connue elle aussi pour son intelligence et sa piété, « *active et vive comme une abeille* ». Sous ces deux supérieurs, qui se réclamaient tous deux de « *notre sainte mère Odile* », le monastère de Hohenbourg connut une vitalité et un mysticisme extraordinaires.

L'*HORTUS DELICARUM* en est un beau témoignage : « *le plus beau trésor d'Alsace* », dit-on, véritable « *jardin d'images au printemps de l'Alsace* », est un des textes le plus richement enluminés du Moyen Âge. Ce florilège de 1165 textes latins, entrecoupés de poèmes au rythme liturgique, classés de la Création à la Parousie, le tout illustré de scènes historiques ou allégoriques, est une récapitulation du savoir, antique et contemporain (de nos abbesses), sacré et profane, sorte de "catéchisme de Chrétienté" pour la formation des âmes religieuses. « Ouvrage de pédagogie, il se proposait d'instruire les moniales issues pour la plupart de haute noblesse, dans la foi aux Saintes Écritures et dans les vertus qui tracent le "*droit chemin*" qu'il faut suivre pour éviter les "*feux de l'enfer*". » Ah, tiens !

Ce chef-d'œuvre, volé une première fois à l'Église par la Révolution, a malheureusement disparu dans l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg, allumé par les obus allemands lors du siège de la ville, dans la nuit du 24 au 25 août 1870. Des calques et des copies partielles avaient été faits, que, depuis cent cinquante ans, spécialistes et artistes s'évertuent à reconstituer. Nous y reviendrons en conclusion.

L'église de Hohenbourg était alors desservie par les bénédictins d'Ebersmünster, mais comme cette abbaye

était assez éloignée du mont, deux prieurés furent construits en contrebas du mont pour le service des chanoinesses, dont l'abbesse portait le titre de "princesse d'Empire" ! et celui des pèlerins : *Saint-Gorgon*, pour des prémontrés venus d'Étival en Lorraine, et *Truttenhouse*, pour des chanoines augustins issus de la puissante et proche abbaye de Marbach. De ce fait, les pèlerinages se multiplièrent, et on mentionne en 1224 celui de sainte Élisabeth de Hongrie. Il est dommage que les incendies successifs du couvent aient détruit l'attestation et jusqu'au souvenir « *des innombrables miracles qu'Odile fait chaque jour au Hohenbourg* », comme il est écrit dans le livre des bénédictins de Moyennoutier, près de Saint-Dié, lié lui aussi au monastère alsacien.

DE TOUTE LA CHRÉTIENTÉ

En 1277, un nouvel incendie, cette fois accidentel, ravagea le couvent, mais celui-ci fut aussitôt reconstruit, car les Alsaciens gardaient cette certitude : « *Sainte Odile est la protectrice et le refuge de l'Alsace, l'asile de tous les peuples.* » On venait en effet la prier de toutes les Allemagnes, de Suisse, d'Autriche, de Hollande, d'Angleterre, et de France évidemment. Il faut imaginer ces foules recueillies montant le long des sentiers boisés, – il n'y avait pas de route à l'époque –, pour demander à la sainte de Hohenbourg non seulement la guérison ou la grâce d'une bonne vue, mais surtout la lumière spirituelle de la foi et l'éternelle lumière du Ciel.

Au milieu du quatorzième siècle, en mai 1354, l'empereur Charles IV vint en personne au mont Sainte-Odile accompagné de l'évêque de Strasbourg, dans le but d'obtenir des reliques pour la cathédrale de Prague, capitale de la Bohême, sa terre héréditaire. Ce qu'il obtint, et le corps de la sainte, demeura intègre jusqu'à ce jour, perdit à cette occasion son bras droit. D'autres princes et rois vinrent à leur tour, mêlés au menu peuple accouru de tous les horizons. Heureusement, tous ne demandaient pas des reliques ! Comme les pèlerins restaient la nuit, l'évêque de Strasbourg jugea nécessaire d'aménager une hospitalité. On chantait des cantiques composés en l'honneur de la sainte et résumant sa vie, on priait avec ferveur, on faisait des offrandes en actions de grâces, souvent des paires d'yeux en argent ou en or, ou bien en cire, qui étaient suspendues au-dessus du tombeau.

Il y eut quelques relâchements de discipline parmi les chanoinesses, mais l'autorité épiscopale y mit bon ordre. Dans un ouvrage publié en 1518, à la veille de la Réforme, on lit que « *notre Odile rayonne au sommet de la montagne par ses miracles* ». L'humaniste alsacien Jérôme Gebwiler composa une biographie de la sainte, qui parut à Strasbourg en 1521. « *C'est avec grande dévotion, écrit-il, que les chrétiens viennent visiter le tombeau de sainte Odile, lui présentant leurs sacrifices et leurs prières dans leurs nécessités, notamment pour être protégés ou recouvrer la vue. Elle est leur médiatrice auprès de Dieu.* »

Il est vrai que beaucoup de “légendes” se sont greffées sur le récit de la “VITA”, comme celle du chameau porteur de reliques, à l’origine de la célèbre croix à reliques de Niedermünster (XII^e siècle), ou celle de la source que sainte Odile aurait fait jaillir en frappant le rocher pour secourir un malheureux assoiffé, dont la mention n’apparaît qu’au quatorzième siècle.

LE FANAL DE L’ALSACE CATHOLIQUE

Le seizième siècle fut peut-être le plus triste de toute l’histoire du Sainte-Odile. Le feu, encore une fois d’une manière accidentelle, vint à bout en 1540 de l’abbaye de Niedermunster puis, en 1546, de celle de Hohenbourg, entraînant la dispersion des dernières chanoinesses. Il faut dire qu’elles n’étaient plus tellement nombreuses et ne brillaient pas par leur piété et leur austérité, avec cependant des circonstances atténuantes, car le temporel de l’abbaye ne parvenait plus à assurer leur subsistance. Les “filles de sainte Odile” ne reviendront plus sur la sainte montagne.

Les prémontrés assurèrent la relève et s’installèrent dans les ruines, pour assurer un service religieux. Madame Fischer raconte comment le prémontré Jacques Molleti arriva deux mois après l’incendie, inquiet de savoir ce qu’il en était advenu du tombeau de la sainte. Grâce à Dieu, celui-ci était intact. Il erra dans les ruines, pénétra dans ce qui restait de l’église. Au pied du maître-autel, il ramassa un feuillet à demi consumé, vestige d’une page de missel, et y lut une phrase d’introït : «*Tout ce que vous avez fait, Seigneur, vous l’avez fait dans votre Justice véritable, parce que nous avons péché contre Vous et que nous n’avons pas obéi à vos commandements.*» Plus loin, il en trouva un autre, tiré du psaume 47 : «*Grand est le Seigneur et louable hautement dans la Cité de mon Dieu sur sa sainte Montagne.*» De quoi reprendre vaillamment son poste et restaurer le couvent “à moitié en ruine” !

Les temps étaient durs : une grande partie de l’Alsace était passée, souvent sous la contrainte, au protestantisme et opprimait les îlots de fidélité catholique. Ce qui n’empêchait pas sainte Odile de continuer à “travailler” : au mois de mai 1591, un membre du Conseil des Quinze de la ville de Strasbourg [donc protestant] du nom d’Israël Bock vint au Hohenbourg. Atteint d’une douloureuse infection des oreilles, il en espérait une guérison, qu’il obtint. Action de grâces, conversion. D’autres miracles se produisirent, si bien que le pape Paul V, frappé de la merveilleuse vitalité du pèlerinage, qui renaissait chaque fois de ses cendres et semblait résister à tous les cataclysmes, accorda de nouvelles indulgences à ceux qui l’entreprendraient, en l’honneur de la “*sainte protectrice de l’Alsace*”.

Entre 1605 et 1621, la reconstruction de Hohenbourg eut lieu sous l’épiscopat de Charles de Lorraine

puis de Léopold d’Autriche. Strasbourg étant aux mains des protestants, le mont Sainte-Odile devint le haut lieu de la Contre-Réforme en Alsace. «*En soi-même, Hohenbourg constitue une affirmation du culte des saints et son église est dédiée à la Vierge. La VITA parle de l’intercession pour les défunts (prière d’Odile pour son père) et de l’Eucharistie (dernière communion d’Odile). Tous ces sujets sont au cœur de la controverse avec les protestants. Le mont Sainte-Odile devient donc le fanal de l’Alsace catholique.*» (Fischer, p.101) La “*chapelle des Anges*” sur la terrasse fut reconstruite et, au-dessus de la porte d’entrée, dans les armoiries de l’évêque, on peut lire l’inscription fixant la date de sa restauration : 1617, un siècle après la révolte de Luther !

Ce bel essor fut de nouveau brisé par la rage destructrice des soudards protestants. En 1622, au début de la guerre de Trente Ans qui opéra tant de ravages en Alsace, une armée de reîtres commandés par le sinistre Mansfeld attaqua Obernai, Rosheim et Bœrsch, puis montant à Hohenbourg, réduisit le monastère en cendres. Chose remarquable : le tombeau de la sainte ne fut pas profané et sortit intact de l’incendie. Mgr Léopold d’Autriche ordonna aussitôt la reconstruction du couvent et, en 1630, malgré la guerre de Trente Ans qui sévissait, malgré la crise économique qui en résultait, couvent et église furent rebâti. C’est qu’on y tenait, au Sainte-Odile ! L’évêque organisa aussi le retour des reliques de sainte Eugénie, nièce de sainte Odile, qui furent placées en 1624 dans la “*chapelle des larmes*”.

Deux ans n’étaient pas écoulés que les cruels Suédois survenaient en Alsace. Dans la détresse de ces temps calamiteux, sainte Odile fut invoquée avec ferveur. On raconte qu’un soldat suédois, protestant donc, en garnison à Obernai, avait près de lui son fils, aveugle de naissance. Il en souffrait affreusement, et son hôte, ému de pitié, lui parla du pèlerinage de Sainte-Odile et des miracles que la sainte opérait. Le père partit aussitôt avec l’enfant pour se rendre à la source miraculeuse. Il lui lava les yeux et ramena à Obernai l’enfant qui avait recouvré la vue. Plein de reconnaissance, il chantait partout les louanges de la sainte, avant d’être prestement congédié de la compagnie par son capitaine, protestant fanatique.

Quand les Suédois repartirent, les pèlerinages se firent plus paisibles, plus ordonnés, avec publication de livres, d’images et des miracles opérés par l’intercession de “*Madame Sainte Odile*”. On ne compte pas moins de trois cents conversions de protestants entre 1660 et 1699 ! Sous la houlette du très zélé évêque de Strasbourg François de Lorraine, grand dévot de sainte Odile, de son suffragant Gabriel Haug, qui avait une âme de reconquête, grâce aussi au dévouement des prémontrés, fidèles au poste, le pèlerinage apparaît de plus en plus comme un foyer de rayonnement du catholicisme alsacien. Après la reconstruction de l’église, on compte trente-deux mille communions données en l’espace de trois ans.

Ces pèlerinages, pure expression de religion populaire, étaient très édifiants. Pour venir à Sainte-Odile, le plus souvent à pied et sans monture, on montait par des chemins ravinés par les eaux ou couverts de neige, défiant la tempête en plein hiver, récitant le chapelet, chantant des cantiques et se préparant à la confession. On ne s'arrêtait que pour se jeter à genoux et prier aux stations du Calvaire. Le sommet enfin atteint, c'était une nuit de veille aux chapelles ou à l'église conventuelle, et le lendemain, dès le petit jour, messe et communion. On peut en lire le témoignage dans le "*LIVRE DU PÈLERIN*", composé en 1735 par le prieur Dionysius Albrecht, âme ardente, vrai mystique en même temps qu'administrateur réaliste.

Les prémontrés bâtisseurs, ainsi que les jésuites de Molsheim, jouèrent un grand rôle dans ces pèlerinages, par leurs prédications et leur ministère de confession. Les tableaux qui ornent la chapelle du tombeau datent de cette époque. On invoquait souvent sainte Odile pour les âmes souffrantes du Purgatoire. Une confrérie du "Mont Sainte-Odile" fut également fondée en 1750 avec pour but la conversion des incrédules : « *Éclairer, par l'intercession de la vierge sainte Odile tous ceux qui errent hors de la véritable Église et qu'ils voient ce qui est caché à leurs yeux, à savoir la lumière de la seule foi qui sauve.* » Parmi les dévots de sainte Odile, en ce siècle gangrené par la philosophie des lumières, on compte la famille Leczinski, réfugiée à Wissembourg. Devenue reine de France, Marie Leczinska n'oubliera jamais la patronne de son exil et fera dire des messes au Hohenbourg.

MORT ET RÉSURRECTION

Après la loi de sécularisation du 2 novembre 1789, les paroisses de Basse-Alsace firent des démarches à Paris pour conserver les deux sanctuaires de Sainte-Odile et de Marienthal, en vain. Un prêtre constitutionnel fit alors l'acquisition de Hohenbourg, ce n'était pas une personne recommandable, plutôt mécréant, mais il permit à de bons fidèles de mettre en sécurité les reliques de la sainte durant l'automne 1793, pour les soustraire à la rage des jacobins. C'est la première fois de sa longue histoire que la fondatrice quittait son couvent ! Quand les furieux vinrent profaner le tombeau, celui-ci était vide. Dès que la Terreur fut passée, on vit des pèlerins revenir et prier à genoux dans la chapelle, « *la douleur se lisant sur leur visage* ». Il fallut attendre l'an 1800 pour voir les reliques rendues au sanctuaire.

Entre 1800 et 1853, le site passa entre plusieurs mains : entre autres, de l'abbé Jean-Baptiste Lhuilier, originaire de Lorraine, et des frères Baillard, qui voulaient faire du Mont une nouvelle "Colline de Sion". En 1836, l'évêque de Strasbourg autorisa l'ouverture du tombeau pour examiner les ossements de la sainte, qui furent ensuite "élevés" dans un reliquaire surmonté d'une châsse, et la cérémonie attira des foules d'Alsace, de Lorraine et du pays de Bade. Mais les trois frères Baillard, chargés de dettes, durent bientôt

mettre en vente le couvent et, dans la mise aux enchères les revenus du pèlerinage et les reliques de sainte Odile faisaient figure d'arguments publicitaires ! Mgr Ræss frappa alors d'interdit le sanctuaire d'en haut. N'était-ce pas frapper du même coup le pèlerinage ? Nullement. Le branle était donné, l'Alsace avait décidé qu'Odile serait sa patronne, et volonté des fils et filles d'Alsace n'est point demi-volonté. Le baron de Bussierre, protestant converti et grand apôtre du culte des saints en Alsace, écrivit une plaquette, une souscription "nationale" fut ouverte et on récolta rapidement les fonds nécessaires pour acheter le Mont.

L'acquisition par le diocèse de Strasbourg en propriété incessible et perpétuelle se fit en 1853. Après tant d'années d'abandon, les travaux à effectuer étaient considérables, mais grâce au chanoine Schir, la restauration du Sainte-Odile s'accomplit, une vraie résurrection ! Des religieuses de la Congrégation de la Miséricorde, acceptèrent de venir diriger le ménage et cultiver les terres. Leur supérieure, sœur Odile, que la postérité a baptisée "Madame Mère" (*Frau Mutter*), resta au Mont jusqu'en 1897. Le couvent était sauvé, et avec lui le pèlerinage. Une route fut ouverte depuis Ottrott, pour faciliter l'accès des pèlerins, et des touristes...

« LE VISAGE SPIRITUEL DE L'ÂME ALSACIENNE »

Après la défaite de 1870 et l'annexion de l'Alsace par le Reich allemand – les trois départements : Haut et Bas-Rhin, Moselle devenant le *Reichsland Elsass-Lothringen* –, sainte Odile devint en quelque sorte le refuge de l'espérance française. Qui plus est, en raison de l'exil volontaire des "optants", sainte Odile fut bientôt connue et aimée de la France entière. Au mont, des pèlerinages de prière et pénitence imploraient sainte Odile de conserver à l'Alsace son âme catholique. Le vicaire général Rapp, successeur du chanoine Schir, s'opposant au *Kulturkampf* de Bismarck, fut expulsé le 19 mars 1873. Quant à Mgr Freppel, « le plus illustre des fils de l'Alsace », au témoignage des Alsaciens eux-mêmes, il fit pèlerinage au mont Sainte-Odile en 1876.

En 1893, treize jeunes missionnaires en instance de départ se rendaient au Hohenbourg, promettant de placer sous son patronage leurs premières stations missionnaires et d'attribuer le prénom d'Odile à la première fille qu'ils baptiseraient. Il y avait aussi les "Odiliens", dépendant du grand couvent bénédictin Sainte-Odile en Bavière avec ses filiales missionnaires. Dom Schober, abbé de Seckau en Autriche, ayant reçu la mission de le réformer, mère Marie du Divin Cœur, supérieure du couvent du Bon Pasteur à Porto, le soutint de ses prières et de ses sacrifices (cf. sœur Muriel, *LE SECRET DE LA BIENHEUREUSE MARIE DU DIVIN CŒUR*, p. 253-254). Ils répandirent eux aussi le culte de sainte Odile partout où ils furent envoyés : « *Sainte Odile qui rend la vue aux aveugles, est aussi invoquée pour ouvrir les yeux des païens.* »

Maurice Barrès a chanté le mont Sainte-Odile, mais à sa manière, romantique et charnelle. René Bazin est meilleur, plus religieux et moins centré sur son “moi” ! Dans *LES OBERLÉ* (1901) qui exalte la fidélité alsacienne à la France, un des plus beaux chapitres décrit les cloches de Pâques montant de toute l’Alsace jusqu’à la terrasse du mont Sainte-Odile : « *Faites durer nos souvenirs, supplie le vieux prêtre, et que la France non plus n’oublie pas ! Faites qu’elle soit la plus digne de conduire les nations. Rendez-lui la sœur perdue, qui peut revenir aussi... – Amen !* » (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 3, p. 18)

« *Comme patronne de l’Alsace, écrit Mgr Barth, sainte Odile est aussi le miroir de l’âme de son peuple. Ni les incendies, ni les dévastations ne sont venus à bout du flot de pèlerins à son tombeau. La sainte suit l’Alsace comme une mère son enfant. Depuis trois siècles et demi, la sainte et l’Alsace vivent dans une intime union. Elle est le visage spirituel de l’âme alsacienne.* »

Elle le resta pendant la Grande Guerre, même si le Mont était du côté allemand. Nos poilus y étaient attendus, comme on le lit dans le récit pittoresque de leur arrivée au Sainte-Odile, quelques jours après le 11 novembre 1918.

« Voici qu’une patrouille monte de Barr. Elle ne voit personne. Les soldats entrent dans le cloître. Personne. Comme des touristes, ils regardent un instant le panorama qui s’offre à eux et décident de s’en aller. Soudain, ils entendent quelque chose. Des chants. Évidemment ! c’est l’heure de la prière et les sœurs sont réunies à l’église. Les poilus pénètrent dans le sanctuaire. Au bruit qu’ils firent, une sœur se retourne et, voyant les uniformes, pousse un cri étouffé : “*Voici la France !*” Aussitôt ses compagnes de se lever d’un bond et, oubliant leurs dévotions, de saluer leurs libérateurs d’un vibrant : “*Vive la France !*” » (Fischer, p. 447).

LA “FÊTE MAGNIFIQUE”

Que le Mont soit “*le visage spirituel*” de l’Alsace se revit en 1920, pour les fêtes du douzième centenaire de la mort de sainte Odile. On avait vu les généraux victorieux monter au mont Sainte-Odile : Castelnau, Gouraud, Fayolle, Foch, Pétain. Le nouvel évêque de Strasbourg, Mgr Ruch, qui était un ancien aumônier militaire, organisa lui-même les cérémonies, qu’il annonçait à ses diocésains en ces termes : « *Le nom de sainte Odile unit en lui d’éminentes vertus qui se sont épanouies sous le ciel alsacien : foi solide comme le roc, piété profonde et ardente, crainte filiale*



Après la Grande Guerre, une statue de sainte Odile, haute de quatre mètres, fut érigée au sommet d’une tour, d’où elle bénit la plaine d’Alsace.

« *à l’égard de l’autorité des parents, pureté angélique, charité animée de l’esprit de sacrifice... Depuis longtemps, ses reliques reposent dans un tombeau, et pourtant, aujourd’hui encore, une force merveilleuse s’en dégage...* »

L’appel de l’évêque rencontra chez les Alsaciens un enthousiasme et une résolution qui dépassèrent toutes les espérances. Dans l’octave du 4 au 11 juillet 1920, on estima à soixante mille le nombre de pèlerins. Hohenbourg était magnifiquement paré de bannières qui arboraient d’un côté sainte Odile et les armes de l’Alsace et de l’autre sainte Jeanne d’Arc et les armoiries de l’évêque. On pria pour les familles, les défunts, les paroisses, la Patrie victorieuse, la Chrétienté. On entendit les acclamations : « *Vive sainte Odile ! Vive l’Alsace chrétienne ! Vive le Christ qui aime les Francs !* » Et l’Alsace fut de nouveau confiée à sa sainte patronne en décembre suivant lors d’un triduum à Strasbourg.

On sentit la même ferveur et la même détermination en 1924, pour la bénédiction des cloches. C’était la raison officielle, mais parce que le Cartel des gauches voulait réactiver les lois de sécularisation, les catholiques d’Alsace qui n’étaient pas disposés à céder un pouce de terrain à la laïcité républicaine, en profitèrent pour s’y réunir en masse. Le Vicaire général Kolb, interpella son auditoire : « *L’antique foi de sainte Odile est restée vivante en Alsace ! Quand aujourd’hui, le peuple alsacien se dresse contre des périls qui menacent sa foi, c’est à nouveau l’esprit de sainte Odile qui nous fortifie dans le combat.* »

Et l'archevêque d'Alger, Mgr Leynaud, ne manqua pas de féliciter les catholiques d'Alsace pour la fermeté de leur foi : « *Comme jadis les martyrs de Carthage, les Alsaciens demeureront fermes dans leur sainte foi. Ici, sur les lieux saints, prenons la ferme résolution de combattre et, s'il le faut, de mourir pour notre sainte foi, pour le bien de notre patrie bien-aimée.* »

Pour sculpter la statue de sainte Odile (cf. page précédente), Alfred Klem avait pris pour modèle sa propre fille, qui entra le 19 mars 1925 dans la Congrégation des sœurs de Niederbronn. Dans la courbe de la crosse, il représenta l'emblème qui était depuis mille trois cents ans celui de l'atelier des tailleurs de pierre de la cathédrale, qu'il dirigeait. Pour clore les cérémonies de ce 6 juillet mémorable, la foule entonna, dans la bonne tradition alsacienne, le cantique « *Grosser Gott, wir loben dich. C'est Vous, grand Dieu, que nous louons...* »

En 1931, fut instituée par Mgr Ruch une confrérie pour l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement au Sainte-Odile, dont les statuts précisaient : « *L'adoration perpétuelle au mont Sainte-Odile se fait au nom de toute l'Alsace catholique et tous les doyennés du diocèse doivent se faire un point d'honneur d'y être représentés. À une époque de tiédeur de foi et de corruption des mœurs, le pape Pie X a énoncé la maxime : "Tout restaurer dans le Christ." Animés d'un grand amour pour le Sacré-Cœur de Jésus et d'un grand zèle pour le triomphe de la Sainte Église et le salut de la société humaine, les membres de la confrérie se consacrent à l'adoration perpétuelle sur la Montagne Sainte, afin d'implorer, par l'intercession de sainte Odile, les bénédictions du Cœur eucharistique de Jésus pour les familles, les paroisses et le pays tout entier, et obtenir que l'esprit chrétien s'y renouvelle, que Jésus règne en Roi.* » Aujourd'hui encore, des adorateurs se relaient nuit et jour au pied du Saint-Sacrement.

Le 21 juillet 1935, eut lieu à Strasbourg un Congrès eucharistique, qui s'acheva au mont Sainte-Odile en présence de sept évêques, de nombreux prêtres et de quatre mille pèlerins. Mgr Ruch prêcha sur les liens qui unissaient le Congrès eucharistique, le mont Saint-Odile, sorte de Montmartre alsacien, et la dernière Communion d'Odile, que la *VITA* relate de manière si émouvante. Le lendemain 22 juillet, tous se rendirent au sanctuaire de Thierenbach, pour y couronner la statue de la Sainte Vierge. Était présent le général Pouydraguin, député alsacien, vainqueur de Metzeral. Le cardinal Verdier provoqua un tonnerre d'applaudissements quand il exprima le vœu que sainte Odile devienne patronne (secondaire) de la France entière, à l'égal de sainte Jeanne d'Arc.

Quand éclata la guerre et que les Allemands de nouveau occupèrent l'Alsace, vingt ans après l'avoir évacuée ! le mont Sainte-Odile était dirigé, depuis 1924, par un recteur de caractère et de grande foi, le chanoine Brunissen. Le couvent servit d'abord

d'hôpital militaire français. Les soldats allemands y débarquèrent fin juin 40, l'arme au poing, mais le chanoine leur tint tête énergiquement. Les nazis voulaient faire de la montagne sainte un haut lieu du germanisme moderne et une école de S.S., en raison du fameux "Mur païen" entourant la montagne, dont ils prétendaient démontrer le caractère "germanique", alors que les dernières découvertes tendent à établir qu'il remonte à la période des ducs francs d'Alsace ! Brunissen dut se battre pied à pied, refusant catégoriquement que le portrait du Führer soit accroché dans la maison. En mars 1943, arrivèrent deux cents fillettes, orphelines échappées des bombardements en Allemagne et encadrées par des personnes du Parti. Quelquefois le torchon brûlait, mais la sœur Reine, responsable de la salle à manger, gardait un calme imperturbable. Quand les cadres nazis la saluaient par un *Heil Hitler!* elle répondait tranquillement : « *Loué soit Jésus-Christ !* »

Un jour, un officier allemand se présenta. « Il veut procéder à l'examen musical des cloches, pour décider si elles seraient conservées ou envoyées à la fonte. Il les fait sonner une à une. Puis il écoute le carillon. Il se rend même là où le son arrive avec la plus belle amplitude et... tombe lui aussi sous le charme des cloches de Sainte-Odile qui répandent d'en haut leur bénédiction sur la forêt et décrète qu'on n'y touchera pas. » (*Fischer, p. 477*)

En novembre 1944, les tabors marocains du général de Monsabert, glorieux vainqueurs du Monte Cassino et du Garigliano, libéraient le mont Sainte-Odile, et le 10 juin 1946, le pape Pie XII déclarait sainte Odile, « *perpétuelle et céleste Patronne de l'Alsace tout entière* ».

« UN MONDE FAUX... »

Et pourtant, il semble qu'après les durs moments de l'occupation et de la libération de leur province, les Alsaciens se soient détournés de leur "*Patronne céleste*", par ingratitude ? Non pas, mais parce que, du moins dans l'esprit des élites, d'autres soucis, européens, œcuménistes, avaient remplacé la religion de nos pères, anémiant la foi, refroidissant la charité.

Notre Père l'a dit : « *Nous sommes entrés en 1944 dans un monde faux... Le mensonge sur les faits eux-mêmes acquit alors droit de cité.* » (Lettre n° 114, 22 juillet 1962) Cela se vérifie à la lettre en Alsace. De Gaulle et sa clique réussirent, par leurs calomnies et leurs mensonges, à s'imposer comme les "libérateurs" de la France... et de l'Alsace. Le maréchal Pétain avait lutté pied à pied contre les empiétements de l'occupant, les violations des clauses de l'armistice, la germanisation à outrance, l'annexion de fait. Du 6 juillet 1940 au 22 août 1944, pas moins de *cent douze protestations* furent adressées au gouvernement ou aux autorités militaires de l'Allemagne au sujet de l'Alsace-Lorraine. À aucun moment le maréchal Pétain, ou ceux qui l'assistaient, ne cédèrent sur les principes. Mais la force était du côté allemand,



Sur l'autel, le pied de l'ostensoir est formé d'une petite statue de sainte Odile en ivoire, pointant le doigt vers l'Hostie sainte.

tandis que, de Londres, on profita du fait que ces protestations étaient secrètes pour laisser croire aux Alsaciens que le Maréchal les avait livrés à l'occupant. Et les hommes d'Église ne dirent mot. *« En acceptant le mensonge, l'Église était amenée à réprover au nom de la morale, sur des accusations imaginaires, ses propres enfants, gens de bien, et à déclarer bonne et légitime sur des informations truquées, la subversion en cours. »*

Grosse victoire donc des démocrates-chrétiens en Alsace après la guerre, imposant leur projet d'Union européenne, élaboré à Londres et Alger par Schumann et Monnet, relayé sur place par Pflimlin, député maire de Strasbourg, plusieurs fois ministre de la IV^e et de la V^e République. En 1949, Strasbourg devint le siège du Conseil de l'Europe. Et ces bons apôtres prétendirent faire de sainte Odile une sainte "européenne", réconciliant les ennemis d'hier, les unissant dans un vaste projet d'entente et de collaboration! Notre Père a toujours dénoncé ce "projet européen" comme une chimère et une trahison, parce qu'il a été conçu et mis en place par des

marchands et des financiers, des idéologues et des technocrates, dans l'oubli de notre double destin spirituel, latin et catholique.

Deuxième chimère sous forme de reniement et d'apostasie, que sainte Odile non plus ne saurait cautionner : l'œcuménisme catholico-protestant, interreligieux maintenant avec les juifs et les musulmans, quand ce n'est pas avec les bouddhistes ! tandis qu'un néopaganisme malsain gagne chaque jour du terrain, revendiquant nos sanctuaires catholiques comme siens. Sainte Odile "de chez nous" ne peut que récuser cet ignoble mélange qui conduit à l'apostasie : par sa consécration virginale, elle donne le témoignage d'une foi entière, exclusive de toute infidélité, à son seul Seigneur et Époux Jésus-Christ, tandis que sa charité sans bornes la fait "sœur universelle". Pendant treize siècles, elle a été le rempart de la foi des Alsaciens, comme aussi, par le relais de ses missionnaires, celle qui a « ouvert les yeux » de tant d'infidèles et de païens.

Comment en sortir ? Par quel remède retrouver aujourd'hui la foi de nos Pères ? Un poète alsacien, Daniel Stoeber, pourtant protestant, a mis sur les lèvres de sainte Odile ces paroles étonnantes : *« Qui donc pourrait guérir le mal de mon pays?... Je te protégerai comme une mère, la Reine du Ciel Marie t'a confiée à mes soins. »* Le remède aujourd'hui, le seul salut est d'ouvrir les yeux, enfin ! à la vraie lumière et d'entendre le message de la Reine du Ciel, descendue à Fatima pour nous dire : *« Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. »* D'autant qu'il y a en Alsace, au mont Sainte-Odile même, des pierres d'attente à ce salut promis.



Le "Sepulcrum sanctæ Odiliæ virginis" enchâsse le sarcophage contenant depuis 720 les reliques de la patronne de l'Alsace.

**L'HORTUS DELICARUM AUJOURD'HUI,
C'EST LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE !**

Le “Jardin de délices” n’est plus celui du paradis terrestre, perdu par la faute originelle, mais celui du paradis retrouvé, l’Église, « où sont les délices des Écritures », et plus particulièrement le paradis du cloître : « Dans ce jardin, la rose répand son parfum avec le lis, c’est la patience dans un corps chaste, la violette avec le safran, c’est la charité dans la grâce de l’humilité ; là enfin, on trouve toutes sortes de fleurs, la parure de toutes les disciplines spirituelles. Je dirais enfin que la vie monastique est le jardin des délices, où les âmes saintes s’imprègnent de délices fleuries. » Ainsi s’exprimait le moine bénédictin Conrad de Hirsau au début du douzième siècle (cité par Marie-Thérèse Fischer, dans sa belle “Initiation à l’Hortus Deliciarum”, éd. du Signe, 2020, p. 6).

Écoutons l’abbesse Herrade présenter elle-même l’ouvrage à son “colombier virginal de Hohenbourg, escadron [!] du véritable Époux”. D’emblée, nous sommes plongés dans « ce douzième siècle exubérant de lyrisme mystique et de dévotion à Marie », dont s’enthousiasmait notre Père :

« Herrat, par la grâce de Dieu abbesse de l’église de Hohenbourg, quoique indigne, aux vierges du Christ qui travaillent fidèlement dans cette même église comme dans la vigne du Seigneur, la grâce et la gloire que donnera le Seigneur. Je fais savoir à votre sainteté [!] que ce livre intitulé Jardin des délices, je l’ai composé, moi petite abeille, avec diverses fleurs des écrits sacrés et philosophiques, sous l’inspiration de Dieu, et que je l’ai assemblé comme en un rayon de miel suave pour l’honneur du Christ et de l’Église et par dilection pour vous. C’est pourquoi, je vous engage à rechercher avec zèle dans ce livre l’agréable fruit qu’il renferme... »

LA VIERGE MARIE, ÉPOUSE DU CANTIQUE.

Quel “agréable fruit” ? Allons à la source cachée du renouveau spirituel et mystique que Herrade voulait imprimer, non seulement au couvent de Hohenbourg, mais à toutes les âmes de son temps, ces “*adolescentulæ*” qu’elle a fait représenter dans l’admirable miniature de la “Cité de Dieu”, avec cette précision :

« On appelle *adolescentulæ* les filles de Jérusalem, elles symbolisent tous ceux qui sont subordonnés dans l’Église, c’est-à-dire les clercs, moines et ermites, reclus, chevaliers et tous les laïcs, hommes et femmes, qui œuvrent chaque jour dans le temple du Seigneur par obéissance, chacun à sa place, et qui, en travaillant fidèlement, attendent le retour de l’Époux, c’est-à-dire du Christ. » Nous voilà tous concernés.

Notre Mère et modèle à tous, c’est la Vierge Marie, annoncée en figure comme l’Épouse parfaite dans le Cantique des cantiques, car tel est bien le sens le plus mystique attaché au “Jardin de délices” :

« *Que mon Bien-Aimé entre dans son jardin, qu’il en goûte les fruits délicieux... Mon Bien-Aimé est descendu à son jardin aux parterres embaumés pour paître son troupeau parmi les lys.* » (Ct 4,16 ; 6, 2)

La Sainte Vierge était Maîtresse et Souveraine au Hohenbourg sous l’abbatit de Relinde et Herrade, comme le montre une stèle conservée au mont Sainte-Odile. Sur une des faces, on voit Adalric offrir Hohenbourg à Odile, sur l’autre Relinde et Herrade offrent Hohenbourg à la Vierge, dont malheureusement le visage et celui de l’Enfant-Jésus ont été martelés par les révolutionnaires. « En d’autres termes, c’est Elle la “Dame” au sens seigneurial du terme, de l’abbaye et de tout ce qui s’y rattache, Elle à qui l’église abbatiale est dédiée depuis ses origines, et les abbesses apparaissent ici comme ses servantes. » (Fischer, p. 23) Pour garder son “escadron” de toute infidélité, Herrade lui recommande, dans sa dédicace, de recourir à sa Mère : « *Que la brillante Étoile de la mer, Vierge et Mère unique, t’unisse à son Fils dans une Alliance éternelle !* »

Dans l’HORTUS DELICARUM, on trouve aussi quatre extraits du commentaire savoureux qu’un moine bénédictin de la célèbre abbaye de Deutz, près de Cologne, Rupert de Deutz (1075-1129), a fait du Cantique des cantiques. Ce grand contemplatif et théologien, dont les fulgurances annoncent celles du bienheureux Jean Duns et de notre Père ! est connu dans l’histoire de l’Église pour avoir, le premier, mis le Cantique des cantiques sur les lèvres et dans le Cœur de la Sainte Vierge.

Selon lui, la bienheureuse Vierge Marie a été « élue avant la fondation du monde », destinée par le Père à être « l’Épouse parfaite » du Verbe et le Temple de leur commun Esprit d’Amour. Par conséquent, c’est Elle, « la Maîtresse des docteurs », qui enseigne « l’entière et sainte foi » à l’encontre de toutes les hérésies, et doit être pour l’Église le canal de toutes les grâces. Pour Rupert, « l’origine et l’avenir de l’Église » se reflètent dans la Très Sainte Mère de Dieu. Elle est non seulement « la Fontaine d’eau vive », mais aussi la Coopératrice, l’Auxilia-trice parfaite, à laquelle il est bon, il est nécessaire de recourir sans cesse.

N’est-ce pas merveilleux ? Une Source d’eau vive et de lumière a donc jailli de la sainte Montagne pour guérir de tout aveuglement. Le Cœur Immaculé de Marie, dont sainte Odile est assurément la servante empressée, est aujourd’hui le véritable “Jardin de délices”, où toutes les âmes sans exception, pasteurs, religieux et laïcs, peuvent retrouver sagesse et vigueur, jeunesse et clarté, grâce et miséricorde, selon la belle parole de sœur Lucie de Fatima : « *Quant à moi, tout en savourant les fruits délicieux de ce beau jardin, je m’efforce d’en faciliter l’accès aux âmes, pour qu’elles y rassasient leur faim et leur soif de grâce, de réconfort et de secours.* »

Frère Thomas de Notre-Dame du perpétuel secours.

« FRAUDE MYSTIQUE DE MARTHE ROBIN » ET « MÉTHODIQUE » FORFAITURE DE ROME !

LA FRAUDE MYSTIQUE DE MARTHE ROBIN est le dernier ouvrage du Père Conrad de Meester, carme déchaux de la province de Flandre, docteur en théologie, internationalement connu et apprécié pour le sérieux de ses travaux sur les plus célèbres saintes mystiques de l'Église : Thérèse de Lisieux, Élisabeth de la Trinité, Édith Stein, etc. Le titre, on ne peut plus explicite, est la conclusion d'une démonstration scientifique et d'une enquête minutieuse.

QUE VÉRITÉ SOIT FAITE ET RAISON GARDÉE !

Le supérieur et les confrères carmes du Père de Meester considèrent cet ouvrage, « fruit d'un immense travail », comme « son chef-d'œuvre ». Publié à titre posthume par les éditions du Cerf, celles-ci n'ont pas hésité à engager toute leur autorité morale dans sa promotion : « Il est des livres d'investigation dont les révélations provoquent un avant et un après. Parce qu'ils dévoilent un mensonge établi, en démontant chaque raison secrète, chaque rouage caché, en démasquant les auteurs, les complices et les victimes. » Dans un remarquable « Avertissement de l'éditeur », le directeur des éditions du Cerf, Jean-François Colosimo, calme les passions, mais pour mieux imposer ensuite la dernière volonté du Père Conrad : « *Que vérité soit faite* », et nous faire part, à titre personnel, d'un intérêt majeur de l'ouvrage :

« Disons-le d'emblée : ce livre n'a pas été conçu comme une machine de guerre. Ni contre Marthe Robin, ni contre les Foyers de charité qu'elle a inspirés ou encore contre les communautés nouvelles qui se réclament de son héritage (...). Vérité et liberté, mais aussi foi et raison : tel est bien le leitmotiv de ce livre. Réquisitionné pour sa qualité incontestée de spécialiste de la littérature mystique, particulièrement contemporaine et féminine, le Père Conrad de Meester a conclu, en recourant à des méthodes critiques objectives, à l'inauthenticité des textes de Marthe Robin. Ce constat établi, il a enquêté sur le contexte de leur élaboration et il en a pareillement déduit, en rassemblant des charges argumentées, qu'il comportait divers aspects frauduleux (...).

« Il (cet ouvrage) dresse également le bilan des années qui ont suivi [précédé aussi] le concile Vatican II et qui ont vu abonder, à rebours de la grande tradition spirituelle, de paradoxales illuminations et d'illusoires lumières. Aujourd'hui, elles-mêmes déboussolées sous l'effet des succès fugitifs et des consolations fragiles qu'elles ont produits, elles s'éteignent les unes après les autres. »

ROME AU-DELÀ DU VRAI ET DU FAUX

Paru le 8 octobre 2020, « cet ouvrage, appelé à causer un séisme au sein de l'univers catholique » est passé presque inaperçu ; le « séisme » a été maîtrisé le jour même par une mise au point de VATICAN NEWS sans équivoque possible :

« Dans son rapport, le théologien [de Meester] soulevait certains problèmes liés notamment à la dimension mystique de Marthe Robin, expliquant notamment qu'elle était certes handicapée, mais non pas paralysée, ni aveugle comme elle l'affirmait, car elle avait rédigé certains écrits de sa propre main. Il soulignait par ailleurs que presque tous ses écrits ou récits d'expériences mystiques peuvent être attribués à d'autres auteurs spirituels, qui ne sont jamais cités.

« L'ensemble des positions critiques du Père de Meester, avec aussi d'autres éléments concernant notamment l'étude graphologique et l'évaluation médicale, avaient été intégrés dans la *POSITIO SUPER VIRTUTIBUS*, c'est-à-dire le rapport sur l'héroïcité des vertus établi par la Congrégation pour les causes des saints. *Tous ces éléments ont donc été étudiés de façon TRÈS MÉTHODIQUE*, d'abord par les consultants théologiques, et ensuite par les cardinaux et évêques membres du dicastère, qui en sont arrivés à un jugement positif sur l'exercice héroïque des vertus de la part de Marthe Robin. »

Le 7 novembre 2014, « *cédant à diverses pressions propagandistes* », précise Jean-François Colosimo qui est bien renseigné, le pape François signait le décret de « l'héroïcité des vertus ».

QUELLES DONC « PRESSIONS PROPAGANDISTES » ?

Avant même d'entrer dans le vif de la démonstration de Conrad de Meester, il nous faut d'abord répondre à cette question, capitale en ce sens qu'elle va situer l'ouvrage du carme belge dans son contexte ecclésial.

À sa mort, le 6 février 1981, Marthe Robin jouissait d'une aura de gloire sans pareille : quatre évêques, deux cents prêtres, plus de six mille personnes assistèrent à ses funérailles. Ses prouesses ascétiques et mystiques, ses souffrances et sa charité, le nombre des apparitions de Jésus, de la Sainte Vierge, de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sans oublier celles du démon, surpassaient, et de loin, celles de tous les saints mystiques de l'Église catholique réunis.

Chaque semaine, durant cinquante ans, Marthe Robin, tétraplégique au dernier degré, a revêcu la Passion. Elle n'a jamais ni bu, ni mangé (inédie : abstention totale de nourriture et de boisson), elle

s'est uniquement nourrie d'une seule hostie consacrée par semaine ; stigmatisée par le Christ en personne depuis 1930, elle a vécu dans la pénombre car ses yeux, aveugles depuis 1940, ne supportaient pas la lumière, prétendue raison pour laquelle elle n'a jamais assisté au Saint-Sacrifice de la messe, etc.

LE CHARISMATISME FRANÇAIS À "LA MANŒUVRE".

Lorsqu'en 1988, les Foyers de charité entreprirent le procès de béatification de Marthe Robin, ils se trouvèrent confrontés par les autorités romaines à deux défis, et à un troisième de taille par le Père Conrad.

Les prouesses extraordinaires de Marthe nuisaient à la Cause, car Rome traditionnellement très méfiante en ce domaine ne se prononcerait pas sur les états mystiques d'une pareille grande malade. Il ne s'agissait pas de nier les faits, mais de jouer sur ce registre de l'extraordinaire avec beaucoup plus de discrétion, et donc davantage insister sur le rôle social de Marthe, le nouvel apostolat des Foyers de charité instauré par elle, en précurseur de Vatican II.

D'autre part la béatification de Marthe serait définitivement compromise, si l'on persistait à prétendre qu'elle avait été tuée par le démon le 6 février 1981, comme elle l'avait pourtant elle-même annoncé. La mort devait être naturelle.

Les Foyers de charité et la communauté de l'Emmanuel devaient donc absolument changer l'image de marque de leur "vedette" ; ce travail d'impresario ne leur faisait pas peur. Mais quand ils prirent connaissance des quatre cents pages du rapport de Conrad de Meester, publiées aujourd'hui sous le titre : *LA FRAUDE MYSTIQUE DE MARTHE ROBIN*, ce fut l'affolement : en France dans le milieu fermé des chefs du charisme, comme à Rome dans le milieu tout aussi fermé des "décideurs" du riche dicastère de la cause des saints. Le Père Conrad était un homme d'Église, lié par le secret pontifical, il y serait fidèle. Mais les évêques, prêtres, théologiens avec qui il avait collaboré et controversé aussi, durant la phase diocésaine de la Cause, tous avaient compris que ce carme flamand, fils de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse d'Avila ne s'en laisserait pas conter. Pour cause de perfection divine, la vérité n'était pour lui ni un vain mot, ni négociable...

Si le scandale éclatait, si Marthe Robin convaincue de fraude tombait, ce serait, "effet domino" oblige, le charisme français, et même l'Église de France qui seraient atteints par ce scandale. Les Foyers de charité, la promotion du laïc, les communautés nouvelles, les fruits du Concile, et jusqu'au concile Vatican II lui-même, tous seraient entraînés dans la chute à la suite de Marthe. "Ce choc, cet anathème" qui aurait pu arriver, qui arrivera forcément un jour, n'a pas eu lieu.

BERNARD PEYROUS, L'IMPRESARIO DE MARTHE ROBIN.

Le mérite en revient au postulateur de la Cause, le Père Bernard Peyrous, prêtre de l'Emmanuel, aujourd'hui mis à l'écart pour conduite notoire. C'est lui qui a réussi le tour de force de changer l'image de marque de Marthe Robin ; sans renier les faits extraordinaires ni cacher la surprenante vérité, mais tout en dissimulant le plus possible la honte du mensonge qu'elle suppose, le justifiant même jusqu'à le faire paraître normal, naturel, humain. Aucune vérité, aucun mensonge n'a pu résister à la conciliation des contradictoires opérée par ce gaillard bordelais, tout au long de *LA VIE DE MARTHE ROBIN, biographie de référence*.

Marthe Robin revue et corrigée en 2006 par Bernard Peyrous est une sainte malade, que le Père Finet a travestie en "super-mystique". Tétraplégique, inéduquée depuis les années trente, elle peut tout de même se déplacer, satisfaire ses besoins intimes de temps en temps, grignoter ceci cela à la cuisine... et honni soit qui mal y pense : « Marthe n'est pas un corps glorieux » que diable ! Accablée par la souffrance d'une maladie « destructurante », elle a rempli au service du prochain et de l'Église, en précurseur de Vatican II, un merveilleux et héroïque apostolat de direction spirituelle des âmes. Des plus petits aux plus grands, ils sont plus de cent mille à avoir profité de ses "lumières"...

Peyrous nous affirme qu'elle mourut dans ce plus haut service des suites d'un cancer généralisé, dans un grand état de faiblesse causé par deux semaines de bronchite. Le matin du 6 février 1981, premier vendredi du mois, le Père Finet retrouva la tétraplégique en dehors de son lit, des chaussons sales et usés aux pieds, gisant la bouche grande ouverte à côté d'une cuvette de méléna nauséabonde : "La mort du juste", précise le postulateur.

En 2006, Marthe Robin pouvait donc intégrer le club des très humains bienheureux postconciliaires. Les éditions de l'Emmanuel s'en félicitaient : « Bernard Peyrous nous dresse le portrait le plus complet à ce jour de Marthe Robin. Celui d'une femme qui, loin des excès prêtés aux mystiques, se révèle au contraire désarmante de simplicité et admirable de courage. »

MAIS ALORS, QUI EST MARTHE ROBIN ?

Est-elle la mystique des mystiques, ou bien une personne « désarmante de simplicité », « loin des excès prêtés aux mystiques » ? Pour donner une première réponse en avant-garde de la démonstration du Père Conrad, et pour davantage l'apprécier, il faudrait ici relire notre article d'avril 2015 d'*IL EST RESSUSCITÉ* n° 150, p. 1-14 : *TOUTE LA VÉRITÉ SUR MARTHE ROBIN, MYSTÈRE D'APOCALYPSE*. Il est toujours d'actualité, confirmé par l'analyse du Père Conrad, désormais

ancré sur le roc de sa démonstration scientifique. Pour les lecteurs qui ne peuvent se le procurer, voici donc un rapide survol des principales étapes de la vie de Marthe Robin.

1. 1902-1918 : UNE PAUVRE FILLE ANOREXIQUE.

Au jour de sa naissance le 13 mars 1902, Marthe, la dernière d'une famille de quatre filles et un garçon, ne sait pas encore qu'elle est une enfant illégitime, et que son "géniteur" employé dans la ferme voisine était de surcroît syphilitique. C'est une enfant joyeuse, volontiers espiègle, mais elle n'apprend pas bien son catéchisme et n'est pas très pieuse. Elle, ses sœurs et sa mère se signalent à l'attention d'autrui sous le rapport de la danse ; elles s'y entendent pour mettre de l'ambiance à la veillée... Marthe se distingue surtout par une santé fragile, évidemment causée par sa lourde hérédité. Pour tout dire en un mot, elle est anorexique, elle mange très peu. Elle est aussi très sensible, le moindre changement de son univers relationnel l'angoisse.

2. 1918-1922. LES GRANDES SOUFFRANCES

D'UNE ÉTRANGE MALADIE.

Le départ pour la guerre de son frère Henri en mai 1918 est pour elle un choc émotionnel ; elle y réagit par l'anorexie. Le 1^{er} décembre 1918, elle s'effondre et ne peut pas se relever. C'est vraiment la grande souffrance : elle ne supporte plus la lumière, elle a des maux de tête qui la font hurler de douleur, jour et nuit. Les médecins pensent tout d'abord à une tumeur cérébrale, puis à une encéphalite léthargique ; le docteur Modrin, d'Hauterives, diagnostique tout de suite l'hystérie, et cela va se savoir...

3. 1922-1928 : VIE CACHÉE EN DIEU ?

Le 25 mars 1922, selon Peyrous, Marthe Robin va tout d'un coup basculer dans un autre univers par l'irruption objective dans sa vie d'une personne, d'un esprit ? « Alice, sa sœur, qui couche dans sa chambre est réveillée par un grand bruit et elle voit une grande lumière. "Oui la lumière est belle, lui répond Marthe, mais j'ai vu aussi la Sainte Vierge (sic)." » Quelques mois plus tard, elle reçoit dans l'église de Châteauneuf une blessure d'amour alors qu'elle prie devant l'autel de la Sainte Vierge.

Pour quel changement dans sa vie ? Un seul. Marthe, pauvre petite jeune fille de la campagne, qui n'a même pas son certificat d'études, elle qui, à vue humaine, n'a aucun avenir ici-bas, la voici qui sous l'impulsion d'une apparition de l'autre monde, se met à lire et à assimiler les faits, les gestes, les dits des plus extraordinaires mystiques de l'Église catholique, en autodidacte jusqu'en 1928. Ce sont ces lectures qui vont peu à peu transformer « Marthe la pauvre petite paysanne malade » en « Marthe la mystique

des mystiques ». Miracle de la grâce, diront les uns ; non ! objecteront les autres, c'est par une réaction hystérique qu'elle va les assimiler, les incorporer à sa propre personnalité... Constatons le fait, et remarquons qu'une telle métamorphose s'opère sans grande transformation de son âme.

UNE JEUNE FILLE SOUFFRANTE, AVIDE D'AFFECTION.

La correspondance des années 1923-1928 avec madame Delatour, sans artifice et des plus humaines, le prouve. Celle qui a déjà vu la Sainte Vierge et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est la même dont le cœur chavire dès qu'un jeune homme entre dans son univers. Qu'il s'agisse de l'électricien qui vient travailler dans sa chambre ou du jeune dentiste qui la caresse après lui avoir arraché deux dents, la voici qui fait "la coquine" et amuse sa correspondante à la pensée d'un éventuel mariage... Son amie n'est pas très pieuse, Marthe qui a pourtant vu la Sainte Vierge et reçu une blessure d'amour ne songe pas à incliner son cœur vers des considérations plus religieuses, ni ne semble rayonner le moindre amour autre que celui tout "humain" qu'elle se porte à elle-même à travers cette amie.

4. 1928-1936 : L'ENTREPRISE MYSTIQUE MARTHE ROBIN.

En novembre 1928, la mission paroissiale prêchée par le Père Marie-Bernard, va faire entrer Marthe Robin dans sa vie publique. Tout d'abord subjugué par "la sainteté" de Marthe, le bon Père capucin va en persuader à son tour le curé de Châteauneuf, l'abbé Faure, qui jusqu'à cette date n'y croyait pas du tout. Celui-ci devient du même coup, et le secrétaire dévoué des élévations de Marthe, et l'organisateur avec maman Robin, d'une noria de pèlerins : entreprise mystique, apostolique et commerciale. Car ce qui attire les foules depuis octobre 1930, c'est de voir « la stigmatisée de la Drôme », acheter un chapelet qu'elle a touché ou un mouchoir taché de son sang.

De 1928 à 1936, outre les braves gens, c'est surtout le gotha de l'intelligentsia sillonniste et démocrate-chrétienne de la région qui va voir une jeune femme, une sainte qui est vraiment de "leur paroisse", et qui souffre énormément. Depuis le 2 février 1929, ses jambes recroquevillées sous ses cuisses sont paralysées pour la vie, les bras ne peuvent plus servir et deviennent raides. « Les mains sont atteintes » (Peyrous, édition de poche, p. 75) ; stigmatisée, elle souffre la Passion chaque vendredi depuis octobre-novembre 1931 ; quelques mois plus tard, elle ne dort plus ni ne mange plus.

En février 1936, après sa première visite à La Plaine, alors que le Père Finet hésite vraiment beaucoup à se jeter dans l'aventure que Marthe lui propose, la création des « Foyers de charité », tous ses plus éminents confrères et supérieurs, tous démocrates-

chrétiens lui conseillent d'accepter : « Marthe, c'est sainte Catherine de Sienne, elle est d'Église... »

5. 1936-1981 : MARTHE ROBIN

AVANT, PENDANT ET APRÈS VATICAN II.

Grâce aux relations du Père Finet et à sa prodigieuse capacité de travail, le rayonnement de Marthe va prendre une dimension nationale de haut niveau, et les Foyers de charité se multiplier dans le monde entier... De 1945 à 1981, des évêques par dizaines, des prêtres par centaines, des théologiens, des philosophes, des vedettes de cinéma, des ministres, etc., plus de cent mille personnes vont la rencontrer personnellement. Sa prière est efficace, ses conseils avisés : n'est-elle pas selon ses propres paroles « *prêtre spirituel* » ? Comme elle revit chaque vendredi la Passion du Christ, on attribue la faveur obtenue à Marthe qui souffre tant pour la conversion des pécheurs.

Les témoignages sont là, formels, irrécusables, parfois incongrus ou contradictoires, souvent justes et édifiants. Rien ni personne n'a résisté à son charme, pas même les Papes. Pie XII s'intéresse à son cas et envoie le Père Garrigou-Lagrange enquêter. Marthe lui parle de la Sainte Vierge, le bon Père en ressort les larmes aux yeux, convaincu de la pauvreté de sa théologie en regard de la science et de la piété de Marthe. Paul VI est en relation avec elle et il la consulte par l'intermédiaire de Jean Guitton, notamment à propos de la nouvelle messe. L'abbaye de Fontgombault accepte la réforme liturgique sur le conseil de Marthe, et celle-ci encourage Mgr Lefebvre à fonder son séminaire d'Écône. Tout le monde est content...

« La Pentecôte d'amour » qui devait résulter de Vatican II, c'est Marthe qui l'a prophétisée bien avant les papes Jean XXIII et Paul VI, et qui l'a mise en œuvre, bonne première, car sa fondation des « Foyers de charité » repose sur la promotion d'un laïc consacré et envoyé en mission pour une nouvelle évangélisation... Prophétesse puissante en paroles et en œuvres, elle fut l'inspiratrice de la plupart, pour ne pas dire de toutes, les communautés charismatiques dites nouvelles. Les fruits du Concile, c'est elle.

Si leurs chefs et leurs membres ont donné et donnent encore du scandale, ce n'est pas en raison de la seule faiblesse humaine... mais c'est à cause d'une conception quiétiste de l'amour de Dieu et du prochain, enseignée à Châteauneuf, et aussi en raison d'une « faiblesse congénitale », d'un péché originel que le Père Conrad de Meester va dévoiler.

ENFIN CONRAD DE MEESTER VINT...

En 1988, le Père de Meester ne connaissait Marthe que de réputation et avait un *a priori* favorable. Cela se savait. L'évêque de Valence fit donc appel à lui en tant que « censeur théologique ». En février 1988, il lui confiait l'analyse de 4000 pages autographes

ou dactylographiées, la plupart rédigées avant 1942... Après un rigoureux travail d'un an et demi, il rédigea son *Rapport pour la Cause*, qui fut ensuite communiqué au Vatican.

Le Père Conrad resta sans réponse ni réaction de Rome pendant plus de vingt-cinq ans. Il était lié par le secret pontifical, mais pas les partisans de Marthe, qui publiaient pendant ce temps-là une foule d'ouvrages pour petits et grands, incomplets et mensongers. En 2012, ses forces déclinant il estima qu'il était de son « devoir de parler », et il signa un contrat avec les éditions du Cerf pour *LA FRAUDE MYSTIQUE DE MARTHE ROBIN*. Rappelé à Dieu le 6 décembre 2019, son « chef-d'œuvre » parut le 8 octobre 2020 ; le jour même, les autorités romaines réagissaient, comme nous l'avons vu, soulignant que le théologien carme était lié au secret pontifical... Mais quand le secret est celui du mensonge, de l'injustice, de l'argent, il vaut mieux obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, car c'est alors « *le temps de parler et non plus de se taire* » (cf. Qo 3,7).

Le Père Conrad s'en est très clairement expliqué :

« Il y va de l'Église du Christ, invitée à marcher selon les exigences de la vérité. Il y va du discernement des véritables grâces que l'Esprit de Dieu est capable d'accorder (...). Il y va aussi de tous ceux qui ont entendu ou lu les paroles de Marthe et qui ont droit à une information exacte. Il y va enfin de l'œuvre du Foyer, appelée à porter des fruits abondants, à la condition d'un christianisme authentique... » (*LA FRAUDE MYSTIQUE DE MARTHE ROBIN* : F. M. p. 17-18)

MARTHE ROBIN :

« DIABOLIQUE OU RUSÉE MADRÉE » ?

Le Père Conrad a retrouvé les mémoires du Père capucin Marie-Bernard qui avait tout d'abord été séduit par Marthe et persuadé de sa sainteté. Il la rencontra en 1928 et la fréquenta jusqu'en 1930, laps de temps qui lui permit de voir comment Marthe, sa mère ainsi que le curé Faure faisaient fructifier leur « affaire ». Inquiet, il consulta deux spécialistes des états mystiques, dont le très éminent chanoine Auguste Saudreau (1859-1946) aumônier des sœurs du Bon Pasteur d'Angers.

« Tous les deux me conseillèrent vivement *d'éprouver l'esprit qui dirigeait cette âme*, en utilisant au mieux les principes théologiques : *bonum ex integra causa... malum ex quocumque defectu* (le bien procède d'une cause dont tous les éléments doivent être bons, le mal se reconnaît à n'importe quel défaut). Quatre épreuves me furent suggérées... et je les fis subir à cette âme.

« Pour percer à jour sa *VANITÉ*... je lui conseillai de se faire photographier : le 11 août 1930, deux photographies furent prises par le curé, l'une où elle était affreuse, l'autre où, revêtue sur le front d'une dentelle de Valenciennes, elle ressemblait à Sarah-Bernhardt

plus qu'à la pauvre paysanne qu'elle était (...). Elle m'offrit Sarah-Bernhardt... et oublia de me donner son vrai portrait – mesquinerie féminine me dira-t-on, oui, mais je fus un peu éclairé sur sa valeur mystique et son humilité.» Peyrous sourit de commisération à cette évocation...

«*ORGUEIL...* à l'instigation du curé de l'endroit, des pèlerinages s'organisaient déjà. La soi-disant petite sainte se faisait remettre des chapelets, les touchait, puis les distribuait. Je conseillais la suppression de ces cortèges et de ses managements d'objets. Ceci ne fut pas de son goût (...). "Bénissez-les vous-même, ces chapelets, aurait dit sainte Bernadette".» Peyrous trouve à justifier ce commerce et l'assimile à un innocent et charitable petit artisanat, mais il se garde bien de mentionner la suite de l'épreuve.

«*AMOUR DE L'ARGENT...* "Faites-lui offrir de l'argent... vous verrez ses réactions..." Elles furent subites... Marthe réclama d'abord des douceurs... les meilleures que fabriquait un pâtissier et confiseur de Lyon. On prétendait plus tard qu'elle ne vivait que de l'hostie consacrée. J'ai eu la preuve évidente du contraire (...).»

Une dirigée du Père Marie-Bernard, madame du Baÿ, baronne d'Alboussière, que Marthe connaissait bien, devint sa bienfaitrice attitrée. Marthe sollicita de l'argent tantôt pour acheter une vache à son père, tantôt pour ses bonnes œuvres...

«La baronne lui laissa entre les mains une fortune. Elle et le curé de l'endroit se chargèrent de l'employer. Mais défiante et rusée, et craignant qu'un jour ou l'autre la baronne, à mon instigation, se sépare d'elle, elle me fit signifier par monsieur le Curé de ne plus revenir la voir... et d'autre part sachant l'esprit de pusillanimité et de terreur de la baronne au sujet du démon, pour la retenir auprès d'elle et capter sa fortune... elle lui dit à brûle-pourpoint un jour : "*Si vous m'abandonnez, tous les démons se mettront après vous.*" La baronne terrifiée n'essaya pas de se défendre. Elle la tondit un peu plus à son aise.» (F.M., p. 204-206)

Conclusion du Père Marie-Bernard : « Attachement à l'argent, attachement à sa personne, recherche de la gloriole... Il ne restait plus qu'à être fixé sur sa santé physique et morale. N'était-elle pas hystérique ? Bien des symptômes me le faisaient croire... Ce fut alors la catastrophe finale. Craignant d'être découverte et prise au piège par les médecins – et le curé redoutant de perdre sa proie, l'un et l'autre me signifièrent de ne plus revenir...

« Je rapportais à mes deux juges le résultat des épreuves. Ils conclurent aussitôt : "*Le malin a découvert le bout de l'oreille. Il n'y a rien de surnaturel là-dedans. Votre mystique est diabolique ou à tout le moins une rusée madrée.*" » (F. M., p. 206)

Ce témoignage est le premier sérieux jugement de l'Église, avant Vatican II, hélas ! resté sans lendemain.

Il n'a pas fait impression sur les théologiens et cardinaux de Rome, c'est dire l'épaisseur de la désorientation diabolique, le mystère d'Apocalypse qui afflige l'Église.

UNE PLAGIAIRE COMPULSIVE

Que Marthe ait plagié de nombreux auteurs mystiques, c'était connu, mais le Père Conrad va nous en révéler l'ampleur et l'utilisation systématique. Il nous faut ici démasquer la malice de Bernard Peyrous, et la prétendue analyse « très méthodique » des autorités romaines sur cette « question plus aigüe » du dossier Robin.

LA JUSTIFICATION DU POSTULATEUR.

Bernard Peyrous, ce « cher ange », connaît parfaitement les objections du Père Conrad, il pense les réfuter ou du moins en atténuer la pertinence ainsi :

« Marthe emprunte des textes d'autres auteurs en s'attribuant les états qu'ils décrivent. Y a-t-il mensonge ou falsification ? Pour mentir, il faut d'abord en avoir l'intention. À qui Marthe mentirait-elle ? Ses écrits ne sont que pour le Père Faure [une personne humaine tout de même]. Il peut vérifier les citations faites par Marthe qui viennent de son propre presbytère. » [Ces livres dépassaient de beaucoup "la comprenette" du curé Faure, et il n'a rien vu du plagiat, qu'un expert comme Conrad de Meester pouvait tout de suite identifier.]

« Ces livres sont d'ailleurs conservés au Foyer jusqu'à aujourd'hui. Il n'y a pas volonté de dissimuler les sources. [Leur existence même prouvera la fraude, le Père Conrad en donnera la preuve.]

« Marthe ne souhaite que le secret sur ce qu'elle vit et se montre indisposée quand on soupçonne quelque chose de ses états intérieurs (...). Elle vit des choses qu'elle ne saurait dire, *elle qui n'a aucune instruction et le sait parfaitement* (...). D'autres ont trouvé les mots, ils ont dit les choses mieux qu'elle ne saurait le faire, elle se coule dans ces mots. » (Peyrous, p. 101-102)

Marthe ment, Peyrous qui connaît la démonstration du Père Conrad le sait, mais il persiste en mentant à son tour, tandis que les autorités romaines vont « très méthodiquement » analyser la « critique » du théologien belge, et "cuber" le même mensonge.

RÉPONSE ET RÉFUTATION DU PÈRE CONRAD.

« On peut m'objecter qu'on ne peut pas exiger d'une simple paysanne comme Marthe de "citer ses sources comme le fait tout bon universitaire dans ses publications". Certes. Mais la claire intention de Marthe – et elle le répétera plusieurs fois, nous le verrons – est d'informer *son* "père spirituel" au sujet des vicissitudes de *son âme à elle*, de l'infor-

mer des sentiments qu'elle éprouve, des intuitions et désirs qui l'animent, des grâces qu'elle reçoit, des combats qu'elle mène, éventuellement des phénomènes extraordinaires qui lui surviennent. Dire son chemin *personnel*, et non pas répéter l'itinéraire et les expériences spirituelles d'une autre, de Madeleine Sémer en l'occurrence.»

Fort de l'autorité de saint Jean de la Croix, le Père Conrad conclut qu'il est « tout à fait improbable, disons-le simplement impossible, que l'évolution intérieure, spirituelle, personnelle de Marthe Robin se soit réalisée dans une succession d'illuminations identiques à celles de Madeleine Sémer, dans le même "ordre" que chez celle-ci. Et donc : "ELLE PLONGE SON DIRECTEUR DANS LE FICTIF". » (F.M., p. 41-42) En voici encore un autre exemple parmi beaucoup d'autres :

« Marthe débute une *NOTE INTIME* non datée, adressée à son "Père" spirituel Léon Faure [les mots en gras sont de Marie-Antoinette de Geuser dans *LETTRÉS À UNE CARMÉLITE*, les mots en italiques sont des équivalents trouvés par Marthe, en caractères normaux, les ajouts] :

« Après avoir demandé à Dieu par l'intercession de la Sainte Vierge, ma Mère bien-aimée, la grâce de bien dire la vérité et aussi clairement que possible, je viens, mon Père, répondre à votre demande de l'autre jour, laquelle était de mettre par écrit comment le Seigneur emporte avec Lui sa petite proie. Notre Grand Dieu d'Amour vient à moi ou plutôt fond sur sa petite proie à peu près toutes les fois que je me présente devant Lui (je parle ici des jours où je ne fais pas ma sainte communion). Souvent aussi il arrive à l'improviste, au milieu d'autres occupations ou en pleine conversation quelquefois. Il m'attire alors comme un grand aimant attirerait une petite aiguille. Si l'aiguille est libre, il l'emporte complètement ; si elle ne l'est pas, c'est-à-dire si elle doit rester tout entière à quelque chose d'extérieur, par exemple si je suis dans une conversation seule avec une autre personne, je peux, le plus souvent, résister. Je sens seulement cette très douce attirance, j'adhère à Lui fortement, et dès que je suis libre, je me laisse emporter par Celui qui m'attend généralement (*LETTRÉ À UNE CARMÉLITE*, L. C., 164-165).

« Dans cette même *NOTE INTIME* (au total, deux pages dactylographiées), Marthe attire par trois fois l'attention de son interlocuteur privilégié : "Je me permets, mon Père, de vous faire remarquer en passant, que..." "J'ai l'impression de vous avoir bien mal dit ces choses, mon Père, j'aurais tant aimé pourtant pleinement répondre à votre désir !" et encore :

« "Soyez sûr, cependant que s'il y a des choses que je ne vous dis pas, c'est uniquement parce qu'elles ne se présentent pas à mon esprit au moment où j'écris, ou que je ne puis pas les traduire assez clairement pour les confier au papier, sans risquer des malentendus, car il n'y a rien en mon âme que je ne veuille vous dévoiler ; peut-être qu'à

votre prochaine visite, je vous le prouverai plus facilement de vive voix. Enfin, je l'aime, Lui seul, follement. (L. C., p. 127)"

« Mais quelle information exacte, quelle "vérité" apparemment décrite "aussi clairement que possible", le pauvre Père Faure aurait-il pu retenir de cette *NOTE INTIME* s'il avait su que tous les mots mis en gras avaient été tirés d'un livre écrit par une autre personne ? » (F.M. p. 63-64)

Dans le troisième cahier de son *JOURNAL*, Marthe « déploie sa mystique, c'est-à-dire à la fois l'expérience qu'elle a eue à titre personnel, la reddition qu'elle en opère en son nom propre ». Conrad de Meester identifie *des pages entières* empruntées à saint Jean de la Croix, et au dominicain Louis Chardon (1595-1651), connu par son traité *LA CROIX DE JÉSUS*. Il conclut : « La question outrepassa les transgressions habituelles que sont le détournement intellectuel et la forgerie littéraire... » (F.M., p. 355)

Voici maintenant ce qui renvoie au néant, sans commentaire, les laborieuses justifications du postulateur : Faute de pouvoir "trouver les mots" pour exprimer ses péchés, l'héroïque "vénérable" s'est coulée dans les mots, dans les péchés d'une autre :

« Dans une autre *NOTE INTIME*, non datée, Marthe se livre à une confession générale où elle énumère les fautes de sa vie et qu'elle profère dans un état de ravissement mystique devant le Seigneur et toute la cour céleste. Mais ce ne sont pas ses péchés et ses manquements à elle que Marthe confesse, car son long récit (environ quatre pages et demie) est une fois de plus emprunté à sainte Véronique Giuliani. » (F.M., p. 86)

Comme le reconnaissait Marie-Lucile Kubacki dans l'hebdomadaire *LA VIE* du 3 octobre : « Sur ce point, Conrad de Meester, qui montre les preuves de ce qu'il avance, est inattaquable. »

LE CARDINAL DECOURTRAY FACE À LA VÉRITÉ.

Ce que les Foyers de charité et les autorités romaines persistent à ne pas voir dans leur aveuglement, le cardinal Decourtray, lui, l'a tout de suite appréhendé. Il admirait beaucoup en Marthe Robin la conseillère et l'"accoucheuse" de la plupart des communautés nouvelles : « Quand on regarde ce qui naît dans l'Église, souvent on trouve Marthe. » Mais comme il tenait aussi le Père de Meester en grande estime, il écouta avec une attention soutenue son réquisitoire contre Marthe Robin.

Pour toute réponse, il prit un livre et « déclama alors un texte sublime de Marthe. Je le reconnus tout de suite (...). Je promis au cardinal de lui envoyer ce passage puisé dans le *JOURNAL* de sainte Véronique Giuliani, avec la photocopie des pages imprimées du livre où Marthe l'avait trouvé (...). Je lui transmis les documents quelques jours plus tard. Le cardinal me

répondit qu'il demeurerait "pantois" et qu'il se recommandait à la Providence... » (F.M., p. 119-120)

LE PLAGIAT EXPLIQUÉ PAR LA MÉDECINE ?

Pour finir sur ce sujet du plagiat, le Père Conrad évoque le souvenir de ses entretiens avec le docteur André Cuvelier, neuropsychiatre à Nancy, spécialiste de la littérature mystique. Celui-ci s'était penché sur le cas de Marthe Robin après que les sœurs carmélites de cette ville lui aient révélé que certains textes attribués à Marthe et publiés dans *L'ALOUETTE*, la revue des Foyers de charité, provenaient des *LETTRES À UNE CARMÉLITE* de Marie-Antoinette de Geuser.

Mais alors qu'ici le Père Conrad ne semble pas tirer davantage des travaux de son ami, Peyrous, lui, ne va pas manquer l'occasion. Il nous brosse un tableau dramatique de l'état psychique de Marthe Robin, puis il nous explique que son engouement pour la lecture des mystiques a été l'indispensable remède qui lui a permis de « recomposer son moi » et empêchée de sombrer « dans la folie ou dans la mort » (cf. Peyrous, p. 98). Puis il invoque l'autorité du docteur André Cuvelier et le cite : « Marthe Robin passe de la mémorisation à la mémoration, c'est-à-dire que par le biais de sa maladie, elle incorpore à sa personnalité des souvenirs acceptés comme réalité actuelle. Un tel processus devrait aboutir à la confusion mentale alors qu'ici le "moi" en sort renforcé. C'est là à notre avis que se manifeste l'intervention de la grâce. » (Peyrous, p. 102)

Le docteur juge ici sur les apparences et la réputation de sainteté de Marthe Robin, et reconnaît donc l'intervention de la grâce. S'il avait connu les travaux de Conrad de Meester, il aurait tout de suite compris que ceux-ci allaient à la rencontre d'un principe de discernement capital, propre à sa profession de psychiatre, antérieur à l'analyse de la maladie comme de l'explication qu'il en donne.

LE DISCERNEMENT DU PSYCHIATRE CATHOLIQUE.

« Nous sommes consultés le plus souvent pour savoir si les faits qui nous sont présentés ressortissent ou non de la psychiatrie. "Ces phénomènes sont-ils authentiques ? Viennent-ils de Dieu ou du Diable ? La personne est-elle malade ?" Toutes ces questions naïves sont en réalité de fausses questions qui sous-entendent déjà une partie de la réponse.

« Le vrai problème que le psychiatre doit résoudre c'est celui-ci : Le sujet examiné est-il un simulateur ? Est-il capable de participer consciemment à la construction d'un jeu de rôle dont il serait la vedette ? Peut-il y avoir une supercherie dictée par la satisfaction narcissique, le désir de paraître ou la volonté de puissance ? » (*LE PSYCHIATRE FACE AUX PHÉNOMÈNES MYSTIQUES*, par le docteur André Cuvelier, dans *Médecine de l'homme*, n° 229, mai-juin 1997)

Le docteur Cuvelier a posé « le vrai problème ». Ce que nous découvrons à la suite du Père de

Meester, c'est que Marthe Robin répond point par point au portrait robot du « simulateur », du « jeu de rôle dont elle a été la vedette », de la « supercherie dictée par la satisfaction narcissique, le désir de paraître ou la volonté de puissance ». Elle agit ainsi en étant tout à la fois, malade, rusée madrée, et prise en main aussi, guidée par un esprit. C'est en ce sens que le premier jugement du docteur était pertinent ; mais l'identité de cette force préternaturelle ne peut plus d'ores et déjà faire de doute...

MARTHE ROBIN HÉROÏQUE SECRÉTAIRE

Peyrous, qui excelle dans l'art difficile de dire la vérité tout en atténuant la honte du mensonge qu'il est bien obligé de découvrir un peu, reste étrangement silencieux sur une question lancinante, celle de l'identité des secrétaires de Marthe Robin. Paralysée des bras et des mains depuis le 2 février 1929, Marthe dictait donc ses révélations ou ses notes intimes à des secrétaires ; certaines sont connues, il restait cependant une quantité considérable de manuscrits écrits avant 1942, qui ont été copiés sous sa dictée, mais dont les Foyers de charité eux-mêmes ignoraient l'identité du rédacteur ou de la rédactrice. Notamment ceux sur la *Douloureuse Passion du Sauveur*. Problème : dans le champ clos de la ferme du chemin de La Plaine et du foyer de Châteauneuf, comment se fait-il que l'on n'arrive pas à identifier ces intimes ?

C'est là que notre "fin limier" de Meester est génial, car en plus d'un repérage des nombreuses et identiques fautes d'orthographe que Marthe commettait, il identifie cinq écritures différentes, mais provenant d'une même source : l'écriture de Marthe Robin elle-même ! Le Père Conrad nous la montre en flagrant délit de mensonge, car celle qui fait soi-disant écrire à sa correspondante que sa voix se fatigue à force de dicter, et qu'elle est donc obligée de s'arrêter, est en réalité Marthe Robin en personne qui écrit cela porte-plume à la main ?!...

« Si façonner une écriture étrangère peut être fastidieux, l'effort est à plus forte raison exorbitant lorsqu'il s'agit de façonner *plusieurs* écritures en les utilisant couramment (...). » (F.M., p. 116)

De la part d'une personne paralysée des bras et des mains, ayant tout juste la force de faire glisser les grains de son chapelet dans ses doigts, oui vraiment, Rome a raison, c'est héroïque !...

Confrontés à une démonstration si implacable, les Foyers de charité consultent dès 1990 une experte graphologue « hautement qualifiée », et lui confient l'analyse d'un grand nombre d'écrits de Marthe Robin. La graphologue conclut qu'à l'exception des pages écrites par des secrétaires bien identifiées, tous les autres écrits – les plus nombreux – sont de la main de Marthe Robin.

« Furent ainsi confirmées – et de façon indépendante – les conclusions que j’avais formulées en 1988 dans mon *Rapport pour la Cause*. » De Meester ajoute avec simplicité et une magnanimité de grand savant : « Cette confirmation me fit plaisir, mais à vrai dire, je n’en avais pas besoin. » (F.M., p 117-118)

Aux abois, les Foyers demandent une contre-expertise à une graphologue de moindre réputation ; elle estime à treize ou quatorze le nombre de scripteurs. Treize secrétaires et donc treize intimes de Marthe en plus des cinq ou six bien connues, dans les années 1929-1942, c’est impossible... Peut-être les Foyers de charité ont-ils trouvé l’oiseau rare, un graphologue de profession, pour atténuer l’effet des autres ?

« UN VOLUME... QUI PARLE. »

Lors de son enquête à Châteauneuf, le Père Conrad se fit remettre le volume des *LETTRES À UNE CARMÉLITE* de Marie-Antoinette de Geuser qui avait été si souvent utilisé par Marthe.

« L’exemplaire était dans un mauvais état. Des mains sales y avaient laissé bien des traces et, çà et là, de véritables empreintes digitales. Il comportait aussi des taches d’encre, parfois même de véritables empreintes faites à l’encre, signe qu’on avait attentivement pris des notes. Il y avait enfin de nombreuses marques au crayon : j’en comptais quelque deux cent trente-sept (!) la plupart sous forme de petites croix.

« Surprise ! Dans les marges de la page 218, notre paroissienne (je parle évidemment de Marthe) avait ajouté au crayon de petites remarques, ensuite effacées à la gomme, mais dont on voyait encore les traces. Au milieu du texte imprimé, on discernait encore les chiffres 1, 2 et 3, apportés au crayon pointu et dont les empreintes étaient restées assez visibles (...).

« Dans une *NOTE INTIME*, datée du 22 janvier 1936, soit quinze jours avant sa première rencontre avec le Père Finet, Marthe va utiliser les trois passages des *LETTRES À UNE CARMÉLITE* indiqués dans la marge gauche du volume par les chiffres 1, 2 et 3 (...). Cette activité *préparatoire* d’une personne qui lit, juge, range, annote, insère est significative ! Même des réalités si petites comme *le graphisme* des trois chiffres insérés dans le texte imprimé trahit la main [paralysée] de Marthe. Les chiffres sont de sa main : on n’a qu’à comparer avec celles qui figurent dans la datation de ses lettres. » (F.M., p.127-128)

De Meester remarque aussi que l’ordre chronologique des trois cahiers du *JOURNAL* de Marthe est faux. Les dates de composition du second cahier sont vraies, il est exempt de tout plagiat, transcrit par des secrétaires bien connues. Le premier et le troisième sont postérieurs, écrits par Marthe Robin elle-même, tous deux n’étant qu’une compilation de plagiats parfaitement identifiés par notre Père carme.

Ce qui lui fait dire : « *Marthe n’aura pas été que sa propre secrétaire, elle aura été aussi sa propre éditrice.* » (F.M., p. 353)

« L’ACTIVITÉ PHYSIQUE DE MARTHE ÉCRIVAIN. »

« Les activités littéraires de “Marthe écrivain” et de “Marthe lectrice” excluent une paralysie générale [sans parler de sa cécité à partir de 1939]. Ce serait céder à un mythe mensonger, créé et alimenté par ses soins – bien qu’une forme de paralysie relative ait été réelle dans une phase initiale et ait peut-être réapparu plus tard pendant des périodes plus ou moins longues. » Même handicapée des deux jambes, Marthe peut se lever et se déplacer. Jusqu’à la mort de sa mère le 22 novembre 1940, elle a pu le faire en toute impunité avec sa complicité, et se mettre dans une position suffisamment confortable pour bien écrire la plupart de ses écrits. En 1942, sur les plans de Marthe est construit « un petit appartement pensé en fonction de ses besoins personnels, mais aussi comme lieu d’accueil » ; le verrou qui ferme sa porte de l’intérieur de sa chambre est situé « à quarante centimètres (*sic*) du sol, tandis que celle-ci communique avec la cuisine... »

La graphie de Marthe, le plus souvent souple et régulière, incite le Père Conrad à penser que, « pour écrire, Marthe sait quitter son lit, s’asseoir, comme elle le peut, poser son papier sur une base solide afin de se livrer efficacement à l’exercice sans recourir à une quelconque assistance » (F.M., p. 291-297).

LES BRAS ET LES MAINS DE MARTHE MORTE

NOUS PARLENT...

La preuve de son activité littéraire ressort du rapport du professeur Replumaz, chirurgien et expert près les Tribunaux et la cour d’appel de Lyon dépêché le 10 février 1981 par le cardinal Renard pour procéder à l’examen clinique de Marthe Robin défunte. Aucune trace d’escarres et d’ankylose sur l’ensemble du corps. Les membres supérieurs étaient souples « de mouvement et de peau ». « Étonnant, poursuit le Père Conrad, après quarante ans de paralysie sans aucune kinésithérapie, parce que trop douloureuse. » (F.M., p. 284) Le bras gauche prétendument paralysé le long du corps, et le droit en permanence sur la poitrine, avaient pu être déployés sans difficulté, à la différence des membres inférieurs qui se repliaient sans cesse sous les cuisses, preuve que leur paralysie avait été effective.

En revanche, si les doigts de la main droite avaient pu être déployés sans difficulté, alors qu’ils étaient paralysés depuis plus de cinquante ans, enfermés dans le poing, le pouce non complètement inclus entre les doigts et la paume, n’est-ce pas la preuve qu’ils avaient toujours connu une intense activité ?... (cf. F.M. p. 253)

MAINMISE SUR LE PÈRE FINET

Il résulte du témoignage du Père Marie-Bernard, comme des plagiats et de la fraude des années 1921-1936 une vérité capitale, évidente, vigoureusement affirmée par le Père Conrad, mais obstinément refusée par les Foyers de charité, la communauté de l'Emmanuel et l'ensemble de la presse catholique : la mainmise sur le Père Finet par la stigmatisée de Châteauneuf. Marthe Robin est assurément une grande malade, mais elle n'en est pas moins rusée-madrée, intelligente.

En 1936, "l'entreprise mystique Marthe Robin" a huit ans d'existence, elle est bien rodée ; le Père Marie-Bernard s'en est retiré, mais elle reste parrainée par le Père Faure et l'abbé Perrier pour ce qui est des "pèlerinages", ainsi que par le Père Betton, un théologien illuminé, disciple de Bergson, pour ce qui est de la formation "ès états mystiques" de la "sainte". Marthe a trente-quatre ans et s'apprête à entrer dans sa vie publique pour réaliser une mission bien particulière. Si le Père Faure est dévoué, il n'a pas l'envergure pour mener à bien la création des Foyers de charité. Marthe a besoin d'un homme taillé à sa mesure.

Elle le veut, elle le trouve, c'est le meilleur, Georges Finet. Sa tradition familiale, ses états de service pendant la Grande Guerre, son zèle apostolique, marial, tout est chez lui admirable. Il fait cependant partie du réseau de cette élite démocrate-chrétienne qui prospère sous le règne de Pie XI à contre-courant des enseignements de saint Pie X. Ce sont les théologiens, les évêques de ce christianisme déjà falsifié, qui vont persuader le Père Finet d'accepter l'invite de cette autre "*sainte Catherine de Sienne*", et le faire ainsi tomber, lui et l'Église, dans un piège sans précédent, unique dans toute l'histoire de l'Église...

L'ÉTRANGE RENCONTRE DU 10 FÉVRIER 1936.

Dès le premier instant, alors que le Père Finet paraît en présence de Marthe, voilà qu'il ressent un certain trac en présence de celle dont son confrère, le Père Faure, vient de lui faire les plus grands éloges. Marthe Robin perçoit cette timidité, et d'emblée elle le subjugué ; d'abord par sa piété mariale, puis en traçant la ligne à suivre, en force, sans appel.

« Elle m'a dit, déclare l'abbé Finet, que l'Église allait totalement se rajeunir par l'apostolat du laïc. Elle m'a beaucoup parlé de ça. Elle m'a même dit : *le laïc va avoir un rôle très important à jouer dans l'Église (...)*. Ce sera quelque chose de tout nouveau dans l'Église ; ça ne s'est encore jamais fait. Ce sera du laïc consacré, ce ne sera pas un ordre religieux (...). Ces Foyers de charité auront un rayonnement dans le monde entier... » (Peyrous, p. 141)

Il ne faut pas que « l'abbé » prenne la chose à la légère, car il se fait rudement rappeler à l'ordre par "le Jésus de Marthe", et il n'est pas commode : « Dis à l'abbé de ma part expresse que je veux qu'il s'occupe, beaucoup plus qu'il ne le fait et qu'il ne l'a fait, de Châteauneuf. S'il n'obéissait pas à cette parole expresse, je lui enlèverais sa mission et de grandes et immenses épreuves fondraient sur lui. Qu'il laisse plutôt les retraites en dehors et les surcharges que lui impose Mère Scat [visitandine organisatrice d'une conférence mariale donnée par le Père Finet chaque mois au Cénacle, près de la basilique de Fourvière]. Tout son temps en dehors de son devoir d'état à la Direction de l'Enseignement et son confessionnal à Saint-Jean doit être consacré à Châteauneuf. Il y a une formation à donner là-bas. Il entreprend trop de choses (2 juillet 1937). » (F.M., p. 150)

Ce n'est donc pas le Père Finet qui a transformé une pauvre fille de la campagne en championne mystique toute catégorie, comme les Foyers veulent le faire pourtant accroire. C'est elle, Marthe Robin, qui dès le début domine et influence, non seulement Finet, mais tout son entourage, puis la majeure partie du clergé français jusqu'au jour de sa mort, et qui subjugué encore aujourd'hui le « très méthodique » dicastère pour les causes des saints... Quel prestige !

PASSION DU CHRIST OU PÉCHÉ DES ORIGINES ?

Les mensonges sur l'inédie, la paralysie, le plagiat, la contrefaçon de son écriture sont à mettre au crédit de Marthe « rusée madrée », de Marthe « très intelligente » dévoilée par le Père Conrad. Mais ils ne sont que des moyens en vue d'une fin, le service d'un maître qui n'est pas Jésus-Christ, mais son adversaire, déchaîné aux derniers temps du monde. Marthe Robin n'assistait pas au Saint-Sacrifice de la messe et ne recevait qu'une hostie consacrée par semaine, exceptionnellement deux, mais elle revivait la Passion du Christ... à moins qu'il ne s'agisse d'un autre sacrifice, d'une autre messe...

« La stigmatisée de la Drôme » est censé revivre la Passion du Christ chaque vendredi depuis le 13 janvier 1933. À partir de 1936, c'est le Père Finet qui succède au Père Faure, et qui assiste Marthe en prenant des notes. Mais comme il ne saisit pas tout des paroles et des prières de Marthe, celle-ci lui remet ensuite un écrit plus complet de ce qu'elle a dit lors de sa "Passion". Cet écrit ne peut qu'avoir été dicté à une secrétaire, or, ils sont tous l'œuvre de Marthe elle-même sous le travestissement d'une de ses cinq écritures. Le plus saisissant c'est que le Père Conrad nous montre dans la "Passion" du 31 décembre 1937, un énorme plagiat de la bienheureuse Dina Bélanger, avec la preuve redondante, que les passages notés à la hâte par le Père Finet, sont similaires à ceux de

la copie écrite... Le Père Conrad nous prouve donc qu'à l'heure de sa "Passion", Marthe connaît le texte qu'elle doit dire et ponctuer de gestes corporels... Ce texte elle l'a pour ainsi dire appris, assimilé, intégré puisqu'elle ajoute, çà et là, des pensées équivalentes ou des transitions de son cru.

De Meester est navré du constat qui s'impose à lui : « Au fond, cette façon de faire est proche de celle qu'elle utilise pour composer ses lettres, ses notes intimes, ses journaux spirituels et ses récits de la Passion... C'est son style, son jeu, sa fraude. *Il est pénible de le dire, mais Marthe "joue" sa "Passion"...* » Mais cette fois au rendez-vous de ce mensonge énorme, il me semble que l'on retrouve le Père du mensonge en personne.

DISCERNEMENT DES ESPRITS.

« *C'est une leçon de l'histoire que les visionnaires ou les faux mystiques qui font courir les foules, qui trompent durablement les théologiens, les évêques, les cardinaux, ne sont jamais de simples malades mentaux, ni même, oserai-je ajouter, de purs imposteurs. Le plus souvent le déséquilibre psychopathologique et la simulation vont de pair avec une intervention diabolique plus ou moins forte, plus ou moins constante, plus ou moins ouverte. Sans quoi la comédie est vite démasquée !* » (MEDJUGORGE EN TOUTE VÉRITÉ (M.T.V.) : LE DISCERNEMENT DES ESPRITS, p. 202)

Durant les Passions de Marthe, le démon est présent, pour ne pas dire omniprésent, c'est une évidence que personne ne conteste ; on pourrait même dire qu'il fait partie de la famille des Foyers de charité dès les origines. On ne s'étonne plus de sa présence ni de ses manifestations (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 150, avril 2015 p. 9-10).

QUEL SPECTACLE !

On n'a pas de mal à imaginer la scène puisqu'elle a été tant de fois décrite : douleurs extrêmes, cris, gémissements, gestes fous pour sortir de son lit ; elle se cogne la tête contre les montants de son divan, le sang lui jaillit des yeux, des tempes, du cœur ; elle gémit doucement ou râle d'une voix rauque terrifiante... c'est le démon qui l'infeste, ne se contentant pas de la posséder, mais gagnant son cœur.

À la lumière des démonstrations scientifiques du Père Conrad, que doit-on voir à travers ces apparences ? Une femme qui crie, une tétraplégique qui gesticule tourmentée par un esprit de mensonge ; à ses côtés un homme, un prêtre qui est là pour l'assister, lui éviter un accident, chasser le démon (*sic*). Mais il est surtout présent pour être par elle subjugué, fasciné par la sublimité de ses prières, pénétré par son esprit de mensonge.

N'est-ce pas là le renouvellement du pitoyable

péché des origines ? Avec le Démon foncièrement menteur pour acteur principal, Marthe Robin dans le personnage d'Ève, et le Père Finet, pauvre Adam qui se fait non seulement piéger, mais contaminer. En effet, celui qui célébrait les gloires de Marie Immaculée à l'école de saint Louis-Marie Grignion de Montfort, le voici maintenant étrangement "marié" à cette Ève rusée madrée, malade et diabolique. Il ne va pas tarder à choir dans le déshonneur. Les Foyers de charité et la communauté de l'Emmanuel viennent en effet de révéler qu'il s'est rendu coupable d'abus sur mineures, dès 1945 ! et jusqu'en 1983, avec une augmentation des cas à partir de 1961...

Dans le secret d'une chambre noire, chaque vendredi, pendant plus de cinquante ans s'est donc renouvelé le péché des origines, entre Satan, une femme de mensonge et un prêtre vicieux... Des cardinaux, des évêques, des prêtres, des messieurs et des dames de toutes conditions, ont assisté à ce simulacre et en sont ressortis bouleversés, complètement désorientés aussi... Désorientation diabolique, en avant-garde de Vatican II, présentée ensuite comme le seul fruit de ce funeste Concile : en apparence tout beau, tout gentil, comme la pomme originelle, mais au-dedans tout pourri, tout vicieux, beaucoup plus contagieux et dangereux pour l'âme que la covid ou le sida...

Ah, il est beau le foyer initial dont la flamme s'est transmise aux Foyers de charité ainsi qu'à tous les fondateurs des communautés charismatiques... Et l'on s'étonne que les chefs soient tombés les uns après les autres dans les pires désordres ?!

LES FOYERS DE CHARITÉ

Au principe des Foyers de charité, on peut "admirer", une fois de plus, le prodigieux esprit d'entreprise, commercial et financier de Marthe Robin, sa manière *sui generis* de "rançonner" ses bienfaitrices, mais par ses mensonges. Outre celui de sa grande activité littéraire, ne retenons que le mensonge capital à propos du texte fondateur des Foyers de charité. Puisque Marthe a dit et ne cessera de dire que depuis le 2 février 1929, elle est totalement paralysée, incapable d'écrire, le Père Conrad conclut selon les principes premiers de la raison, et comme pourrait le faire n'importe quel élève du secondaire :

« La crédibilité du document, en tant que recueil présumé d'une parole divine, est d'emblée minée du fait que ce texte [quatre pages pleines] est rédigé de la propre main [paralysée] de Marthe. » (F.M., p. 238)

De plus, le Père Conrad qui a repéré de nombreux passages de la bienheureuse Dina Bélanger, conteste la date de rédaction du "divin" texte fondateur avancée par les Foyers, 1933. Pourquoi ? Parce qu'en 1933 les écrits de cette religieuse canadienne-française, membre de la congrégation des sœurs de Jésus-Marie, n'étaient pas encore édités au Canada ; ils ne le seront que

dans la deuxième moitié de 1934 (cf. F.M., p. 239). Il est fort notre carme détective ! Et un mensonge de plus qui a échappé à l'analyse « très méthodique » des théologiens romains...

Le Christ n'est donc pas apparu à Marthe pour lui ordonner la fondation des Foyers de charité ni pour lui donner une mission de corédemptrice et d'amour universel avec « un prêtre choisi sous l'inspiration de l'Esprit-Saint ». Le Père Finet et Marthe sont liés à la vie à la mort, mais pas pour reproduire « une union » semblable à celle du Christ et de la Vierge Marie.

Si après la guerre, les "Passions" de Marthe sont moins bavardes, si elle ne fait plus de confidences sur elle-même ; c'est pour une raison que nous allons découvrir, masquée par cette autre : la "sainte" a franchi un seuil. « Maintenant, je suis dans les attributs de Dieu et même je m'enfoncé... dans l'essence de la divinité. » (Peyrous p. 223) Cela fait sourire, mais c'est tragique, car désormais elle délaisse ses laborieux et mensongers travaux d'écriture pour se consacrer pleinement à un double objectif : la prolifération des Foyers de charité et la désorientation de l'élite catholique, laïque et cléricale, préparant la voie aux désorientations de Vatican II, et les prolongeant ensuite. Le tout avec un charme, une science, un prestige fascinant qui dépasse les capacités humaines, fruit de son "sacrifice" de sa "messe" de chaque vendredi...

Le Père Conrad a lui aussi remarqué ce prestige qu'elle exerce : « Mais si la stigmatisée se montre plus qu'intéressée par ce monde ecclésial, intellectuel et culturel pour lequel elle est censée prier et souffrir dans le silence et l'obscurité, c'est qu'elle entend l'influencer et le dominer. Les dissimulations et les manipulations de Marthe concourent ainsi à l'instrumentalisation par elle de tout un monde institutionnel [démocrate-chrétien] qui par ailleurs s'y prête volontiers. » (F.M., p. 355)

LES GENS D'ÉGLISE ENTRE DEVOIR ET COMPLICITÉ

Mgr Pic, évêque de Valence (1932-1952) et dévot de Marthe Robin, va pourtant remplir, formellement, ses devoirs d'évêque. Il demande à un prêtre de la Vallée, de "formation philosophique", de lui faire un rapport. Il sera favorable. Aucun excès n'est à noter. Ni chez Marthe, ni de la part de sa famille, ni de la part des prêtres qui l'entourent. L'évêque est rassuré. On croit rêver !

1942 : LE « RAPPORT MÉDICAL » INACHEVÉ.

En avril 1942, encore sur ordre de Mgr Pic, le professeur Dechaume et le docteur Ricard vont procéder à un examen clinique de Marthe Robin. Apparentés au Père Finet, ces amis de Marthe animés de la même « certitude morale » éliminèrent d'emblée « la super-

cherie et la simulation ». Ils furent cependant stupéfaits de ne constater chez cette paralysée et aveugle depuis treize ans, aucune dégénérescence anatomique.

La peau est douce, sans escarres, « les articulations qui paraissent comme soudées ne sont pas ankylosées, les muscles n'apparaissent pas contracturés, ils ne le sont pas du reste au palper, mais la contracture apparaît dès qu'on essaie de mobiliser un segment de membre. Il s'agit alors d'une contracture massive, frappant non seulement le membre en cause, mais tout le corps, créant un état de rigidité totale et entraînant des douleurs très intenses (...). » La douleur extrême que Marthe éprouve dès qu'elle voit la lumière va aussi empêcher les médecins de poursuivre plus avant leur examen. Ils ont tout de même eu le temps de faire une sommaire analyse des yeux, ceux-ci sont normaux.

Commentaire du Père Conrad : « Les lettres et autres textes composés *après 1939* démontrent que même à cette période et par la suite, elle voit. Elle n'est donc pas aveugle comme elle le prétendra le 14 avril 1942 en présence de son évêque Mgr Camille Pic, et de son confesseur le Père Georges Finet. » (F.M., p. 256-257)

Les médecins constatent évidemment l'existence des stigmates sanglants, mais ils n'ont trouvé « en aucun point du corps la moindre exulcération, ni même la moindre lésion qui pût expliquer la provenance de sang et de sang abondant » (F.M., p. 260).

Marthe Robin n'est pas saint François d'Assise, des cas semblables au sien abondent depuis toujours dans les hôpitaux psychiatriques. Ricard et Dechaume le savent, mais ils restent persuadés de l'origine surnaturelle des "stigmates" de leur amie...

AVANT ET APRÈS OCTOBRE 1942

Très impressionnés par la souffrance de Marthe Robin ils n'en concluaient pas moins, avec rigueur et honnêteté, à la nécessité d'une observation de plusieurs semaines pour contrôler scientifiquement leur « certitude morale ».

En octobre 1942, Mgr Pic en convenait, et le Père Finet aussi. Le chanoine Bérardier affirme dans son rapport : « Au mois d'octobre, un contrôle devait être exercé par quatre infirmières, deux religieuses et deux civiles, qui, après avoir prêté serment entre les mains de Mgr Pic, évêque de Valence, se relaieraient jour et nuit, pendant quatre semaines continues dans la chambre de Marthe sans la quitter une minute, afin de bien attester de cette carence totale de nourriture, de boisson, de sommeil. » (F.M., p. 261) On dit que l'invasion de la zone libre par les Allemands a tout compromis... On admet un léger retard dans l'exécution, mais pas un report définitif...

Que s'est-il passé pour que ce contrôle n'ait pas lieu, alors que tous les intervenants étaient d'accord ? Les auteurs donnent des raisons qui n'en sont pas.

LE PACTE ROBIN-FINET.

Il a été scellé à partir du jour où le Père Finet a pris Marthe en flagrant délit de déplacement ou d'écriture et donc aussi de plagiat. Marthe mentait sur la réalité de son inédie, sur l'ampleur de sa paralysie, et sur ses élévations mystiques ?! On comprend dès lors pourquoi les rédactions plagiaires de chaque vendredi, laborieuses pour Marthe, prirent fin ; elles étaient devenues sans objet ; le Père Finet, lui, était pris au piège, et bien pris.

Cette découverte arriva forcément, nous semble-t-il, entre octobre 1942 et avant le jour de 1945, première chute du Père Finet. Ah ! elle était belle la « *sainte Catherine de Sienne !* » du très démocrate jésuite Albert Valensin : « Elle ne vous trompera jamais, elle est d'Église ! Vous devez faire tout ce qu'elle vous dira, elle ne vous trompera jamais. » L'œuvre des Foyers était lancée, bien partie, et comme le signale Peyrous, « engagé tout entier, tête et cœur dans une entreprise », Finet n'était pas homme à se remettre en cause. Il alla donc de l'avant.

L'un et l'autre, complice, devaient absolument échapper à tout contrôle de l'inédie, et continuer sur ce haut registre ascétique et mystique, avec désormais et plus que jamais « le Père du Mensonge » pour partenaire dans une mesure qu'il ne nous appartient pas de déterminer ici.

LIBERTÉ SURVEILLÉE DE MARTHE OU DU DÉMON ?

À partir de 1943, Marthe fut surveillée d'une manière très rigoureuse et réglementée ; durant le jour afin de veiller au bon déroulement des visites, et la nuit afin de lui laisser une certaine initiative pour ses activités littéraires ou autres, et celles de première nécessité que nous savons. Elle le fut par deux femmes absolument dévouées à la personne du Père Finet.

Quand l'une ou l'autre entrant tard dans la cuisine surprendra Marthe et la verra s'enfuir en rampant, elles le diront au Père. Il leur répondra que c'était le démon qui prenait la forme de Marthe, et elles poursuivront leur service « sans se poser de problèmes »...

Le Père Conrad a recueilli leur témoignage le 20 octobre 1988 lors d'une seconde visite à la ferme de La Plaine. L'une d'elles a même imité la manière dont Marthe se déplaçait, glissait sur le sol « adoptant comme points d'appui le derrière, les mains et les pieds » (F.M., p. 282).

Durant cette visite, le Père Conrad voulait surtout « recueillir le plus d'informations possible sur certains phénomènes qui s'étaient présentés dans la chambre de Marthe. Parmi eux figuraient les *bruits* qu'on entendait régulièrement lorsqu'elle était seule dans la pièce – surtout le jeudi, le vendredi, et plus tard, le samedi et dimanche aussi – et que l'on attribuait au

démon. Ou « les objets déplacés » d'un point à l'autre par quelque intervention pareillement maléfique. Ou les « tasses cassées » dont j'avais vu les morceaux conservés dans une commode. Ou encore « la chaise » qui *barricadait la porte* lorsque, le matin, le Père Finet voulait entrer dans la chambre. » (F.M., p. 281)

Ces bruits insolites sont-ils de Marthe ou du Démon prenant son apparence ? L'une ou l'autre solution sont possible, comme aussi la plus probable combinaison des deux, si l'on suit la sage main courante du discernement des esprits :

« *Lorsque le doigt de Dieu n'est pas là, l'Esprit du mensonge conjugue habilement de manière inextricable ses propres "prestiges" préternaturels, avec les simagrées d'un psychisme plus ou moins délabré et les comédies d'une volonté perverse qui lui est secrètement livrée, ou pour le moins qui est tombée sous son terrible esclavage.* » (M.T.V. : *Le discernement des esprits*, p. 202)

DES EXORCISTES ÉTUDIENT LE DOSSIER

Dans le cadre de l'enquête diocésaine, le 14 janvier 1993, Mgr Marchand remettait au Père Paul Glatard, exorciste du diocèse de Valence un dossier de cinquante-six pages concernant les phénomènes diaboliques se rapportant à Marthe Robin. Celui-ci consulta deux confrères du diocèse de Lyon. Les trois exorcistes remirent leur rapport au postulateur, mais celui-ci n'en tint aucun compte. En voici les premières conclusions qui nous renseignent sur la vie nocturne de Marthe, et aussi sur la volonté des exorcistes de laver la vénérable de tout soupçon.

« 1. *Les indices d'intervention du démon.* Situées souvent la nuit, des interventions inexplicables consistent en des bruits (papier froissé), des souillures (toilettes souillées, crotte dans la chambre, liquide noir et nauséabond), du feu (chemise brûlée), de la fumée. On note deux fois des chaussons usés et sales, objet inutile et grotesque.

« 2. *Séances physiques.* Frapper très souvent la nuit une femme seule et paralysée, il y a là une sauvagerie et une répétition typiques du Mauvais.

« 3. *Les attaques spirituelles.* Satan essaye de désespérer Marthe, ce qui est la tentation la plus profonde et caractérisée : « Je t'aurai à la fin ». Marthe en venait à s'interroger sur l'utilité de l'œuvre.

« 4. *La forme mystérieuse.* Cette forme qui se déplace surtout la nuit [p. 203, un des exorcistes, le Père Sagne, précise : « *toutes lumières étant allumées* »], glisse, sans indication d'un effort musculaire. Elle ignore les témoins. Elle se donne à voir... Nous pensons que le Démon prenait la forme de Marthe pour la faire passer pour une simulatrice (se levant la nuit en cachette). » (*VÉNÉRABLE MARTHE ROBIN*, V.M.R., p. 72-73)

Les exorcistes reconnaissent ensuite que le verrou

fermant de l'intérieur la porte de sa chambre se trouvait « à quarante centimètres du sol » ; à hauteur de Marthe rampante ou du Démon ? Les gardiennes choisies par le Père Finet ont été interrogées et leur témoignage a été jugé franc. L'une d'elles, Thérèse R. témoigne : « ...Marthe aurait pu être ennuyée que je l'aie découverte ». « Impression que je gênais, je me retirais après un moment. » « Je ne me posais pas de problème. » (V.M.R., p. 77)

« 5. *Fruits spirituels*. Ce qui peut indiquer l'intervention du Démon dans la vie de Marthe, c'est l'intimité mariale exceptionnelle, la participation inégalée à l'Agonie de Jésus. Le cachet d'authenticité est la simplicité, la paix, l'obéissance spirituelle et la confiance en Marie (...). Les attaques sataniques dans la vie de Marthe sont indissociables de ces grâces mystiques et de ces appels spirituels. » (V.M.R., p. 73-74)

Les vertus mentionnées ci-dessus sont pour les exorcistes « le cachet d'authenticité », la preuve que « dans la vie et l'œuvre de Marthe Robin, “le Prince de ce monde a été condamné et jeté bas” ». (V.M.R., p. 81)

De fait : simplicité, paix, obéissance spirituelle surtout et confiance en Marie, sont des critères de sainteté catholique. Marthe Robin, c'est un fait qui a trompé les exorcistes et qui continue de tromper tout le monde, ne donne pas l'impression d'être une hystérique échevelée et compulsive. Elle est très maîtresse d'elle-même, s'exprime avec une voix douce, affectueuse ; elle est charmante, aimable, d'une intelligence supérieure qui s'est imposée à tous.

Si donc le Démon la tourmente, en concluent les exorcistes, c'est que c'est une sainte, qui a de surcroît – *in cauda venenum* – une mission de guide spirituel. On lit cela dans la vie des saints... Oui, mais encore faut-il savoir lire... Or, ces exorcistes ne savent pas lire. Afin d'expliquer cette familiarité avec le Démon, et laver Marthe de tout soupçon de simulatrice, ils vont chercher dans la vie de Gemma Galgani un exemple où Satan prend les apparences de qui ? de la sainte ? non mais de son confesseur afin de la tromper, mais elle ne se laissera pas évidemment piéger...

On ne peut comparer aucune de nos saintes avec Marthe Robin, pour la bonne et simple raison sans cesse prouvée par Conrad de Meester : nous avons affaire à une personne qui ment et joue un “jeu de rôle” mystique depuis 1922. Dans quel but ? Sur le désir de paraître et d'être aimée des débuts, s'est greffée une étrange volonté de dominer et d'influencer qu'il faut maintenant analyser à la lumière du sage discernement des esprits. Car à partir de 1942, c'est de fait sa « mission de guide spirituel » qui devient le véritable enjeu de toute cette vie, comme de l'Esprit diabolique de désorientation qui la guide.

DISCERNEMENT DES ESPRITS.

« Il y a de faux voyants (faux mystiques) à qui le Démon laisse faire beaucoup de bien parce que ce bien est pour lui la caution rassurante indispensable de messages pernicioeux pour l'Église ; parce que c'est pour lui le seul moyen d'impressionner favorablement et d'abuser les Pasteurs chargés de discerner la nature des phénomènes extraordinaires et des oracles dont il est l'auteur. »

C'est pourquoi l'Église dans sa sagesse divine et son expérience multiséculaire n'ignore pas que « toutes les impostures humaines diaboliques de grande envergure ont attiré d'innombrables fidèles, qui ont prié, qui se sont confessés, ont communiqué, parfois même se sont convertis ! Cela a pu durer pendant des années, tant que les autorités de l'Église n'ont pas dénoncé la supercherie. » (M.T.V., p. 210-211)

Le Père Conrad de Meester a tant et plus démasqué et dénoncé la « supercherie », mais cela n'a pas empêché les autorités romaines de déclarer Marthe Robin vénérable en considérant quelques bons fruits, sans égard pour tant d'autres, scandaleux... Serait-ce donc « l'heure et le pouvoir des Ténèbres » (Lc 22, 53) ?

DÉSORIENTATION DIABOLIQUE

« Toute manifestation divine, comme aussi bien toute intervention satanique a une fin. C'est cette fin qu'il importe de mettre au jour. » (M.T.V., *LE DISCERNEMENT DES ESPRITS*, p. 212).

Quel est donc l'objectif poursuivi par le Démon tout au long de la vie de Marthe Robin ? Quel but poursuit-il à travers ce prodigieux rayonnement, cette influence inouïe, car indiscutée, sur l'Église hiérarchique pendant plus de cinquante ans ?

Si Marthe Robin “la mystique des mystiques” a pu grandir et se développer à ce point, nous l'avons vu, ce fut avec le soutien moral et les conseils de certains hommes d'Église, tous démocrates-chrétiens (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 150, avril 2015, p. 7). Marthe Robin appartient donc à une famille d'esprit opposée ou indifférente à saint Pie X, comme à Notre-Dame de Fatima. Quelle que soit la sincérité ou l'éminence des hommes, ils mirent en œuvre leurs principes, et furent par conséquent ce que saint Pie X avait prévu : les pourvoyeurs de la grande Apostasie, et donc de la ruine de l'Église.

Face à ce christianisme frelaté des années 1930-1980, qui ne s'aime plus catholique, et dont les élites “clignent de l'œil” en direction des “frères séparés” protestants et des “frères aînés” juifs, comment Marthe Robin va-t-elle réagir ? Avant d'encourager ces déviations, elle va proposer une solution d'avenir, novatrice : la promotion du laïc, les Foyers de charité, présentés comme les préliminaires et les pourvoyeurs d'une nouvelle Pentecôte.

LA PROMOTION DU LAÏCAT.

Quand en 1952, le chanoine Naz, célèbre canoniste, proposa aux Foyers de charité, qui ne cessaient de se multiplier, le statut d'institut séculier, Marthe garda longtemps le silence, puis de sa voix terrible d'un autre monde, qu'il lui arrivait parfois de prendre, elle explosa : « *Un Foyer de charité, ce n'est pas un machin ajouté à un autre machin. C'est quelque chose de très nouveau dans l'Église. C'est à l'Église de nous prendre tels que nous sommes (...). Jamais de constitutions dans les Foyers. Les Constitutions nous limiteraient et nous assimilerait à des ordres religieux (...).* Les membres des Foyers de charité ne sont ni des religieux, ni des religieuses, ce sont des communautés de laïcs, hommes et femmes consacrés à Dieu, sans vœux, avec un prêtre à leur tête : le Père. » (cf. Peyrous, p. 291-292)

Cette contrefaçon de la vie paroissiale, cause de beaucoup de scandales de mœurs ou d'argent, n'est pas dans l'esprit de l'Église, même si un certain bien peut s'y faire à la condition, précise le Père Conrad, « d'un christianisme authentique ». Marthe a raison, les Foyers de charité c'est quelque chose de *très nouveau* dans l'Église ; l'abbé de Nantes nous explique pourquoi il faut s'y opposer au point 30 des *150 POINTS DE LA PHALANGE, La paroisse, communauté chrétienne* :

« À l'encontre de tous les efforts des révolutionnaires et réformistes pour substituer à cette cellule de base de l'Église, territoriale et immémoriale, *des communautés de personnes individuelles librement rassemblées, sans autre lien que de pure spontanéité, donc flottantes, sans lieu et sans passé, la paroisse doit demeurer.* Elle seule, par son assise territoriale, peut et doit assurer, nonobstant les caprices de chacun, la prédication de l'Évangile, le service du culte et des sacrements, le gouvernement des âmes. Ainsi s'efforcera-t-elle de retenir sous ses ailes tous ses enfants, de la naissance jusqu'à la mort. »

LA RÉVOLUTION CHARISMATIQUE

Avec l'aide de Marthe Robin, « le séducteur » cherche à conquérir et à désorienter ce qui est encore sain et de bonne volonté dans l'Église, avant, pendant et après Vatican II : la majorité des bons prêtres tellement éprouvés et privés de toute consolation dans leur ministère si difficile ; une jeunesse catholique et tant de braves gens désemparés par les bouleversements de l'après-guerre, scandalisés par ceux de l'après-Concile.

Les catholiques qui souffraient tellement du progressisme sans piété des années soixante-dix vont s'en libérer avec joie, mais pour tomber de Charybde en Scylla, dans le piège d'une autre désorientation, celle du *Renouveau charismatique* avec ses « communautés nouvelles » et ses « bergers » corrompus...

À l'origine du mouvement, en 1967, une lassitude

de la religion conciliaire. Des professeurs laïcs de l'université catholique Duquesne de Pittsburgh (USA) « ressentent comme un vide, un manque de dynamisme, une perte de force dans leur vie de prière et d'action (...). Leur engagement dans les mouvements liturgique, œcuménique, apostolique et pour la paix, les ont déçus. » (M.T.V., p. 306) La découverte du Pentecôtisme protestant et de ses leaders va y remédier. Ils se font imposer les mains, reçoivent le baptême de l'Esprit pentecôtiste, et c'est tout de suite l'effusion et la puissance de charismes prodigieux, le parler en langues, les miracles, la ferveur, le feu de l'amour, la joie, etc.

D'origine américaine, le *Renouveau charismatique* devient vite sans frontières ; il passe en France, en Europe et dans le monde entier. L'Amérique pour les leaders charismatiques, c'est comme La Mecque des musulmans ou la Jérusalem des juifs, il faut y aller au moins une fois dans sa vie. Les jeunes de la génération 68 vont donc aller « aux États » pour se faire imposer les mains, recevoir le baptême de l'Esprit, et revenir ensuite pour devenir des maîtres de la prière, des thaumaturges, les apôtres de la nouvelle Pentecôte... Tout imprégnés de « l'eau vive » de la source protestante, ils allaient communiquer le Saint-Esprit à une vieille Église catholique moribonde afin de l'aider à se jeter dans le grand delta du dialogue œcuménique et interreligieux. « Tous étant UN », pourraient alors avancer « au grand large » d'une religion enfin universelle et vraiment fraternelle.

L'abbé de Nantes fut le premier à comprendre dans toute son ampleur apocalyptique le danger du charisme, et combien cette désorientation s'infiltrait dans l'Église à la faveur des grandes encycliques « messianiques » de Jean-Paul II, de *DOMINUM ET VIVIFICANTEM* en 1986, à *FIDES ET RATIO* en 1998.

LES ENFANTS SPIRITUELS DE MARTHE ROBIN.

Dans les années soixante-dix, la *communauté de l'Emmanuel*, fille de ce « *Renouveau charismatique américain* », se répand partout en France, soutenue et encouragée par Marthe Robin. C'est par reconnaissance qu'ils ont chargé un des leurs du difficile dossier de sa béatification...

Autre figure emblématique du charisme, Gérard Croissant, alias *frère Ephraïm*. De 1971 à 1972, Croissant est à Jérusalem pour y apprendre l'hébreu. En 1974, il se rend aux USA et se fait initier par la presbytérienne Kathryn Kuhlman. Il fréquente les grands prêcheurs pentecôtistes ; Thomas Roberts, « monsieur Saint-Esprit » est son père spirituel. Gérard reçoit le baptême dans l'Esprit, et voici le petit Croissant qui fait des miracles. De retour en France, lui qui se destinait à devenir pasteur, se brouille avec l'Église réformée. Avec quelques amis, l'idée lui vient de passer à l'Église catholique [pour lui communiquer

le Saint-Esprit]. Ils se rendent chez Marthe Robin, qui les encourage en leur disant : « *Il n'y aura pas de scandale, je vous le promets. Il n'y aura pas de scandale, le temps est venu (...).* »

À la Pentecôte 1975, Croissant se convertit ; sous sa direction, et son nom nouveau d'Ephraïm (*sic*) « la communauté du Lion de Juda et de l'Agneau immolé » s'installe dans le diocèse d'Albi. Le frère Ephraïm est heureux, il communique le Saint-Esprit « aux mères abbesses et aux vieux moines » de la région : « Il se peut que nous ayons assisté à la répétition générale de ce que sera la Pentecôte d'amour. » (M.T.V., p. 311) Les miracles, les guérisons abondent dans cette communauté dont l'organisation est calquée sur celle des Foyers de charité ; mais surabondent aussi les scandales financiers et de mœurs surtout... Marthe n'en veut pas à Ephraïm, elle continue de l'aimer, de voir et de conseiller ses amis...

Pour évoquer une figure féminine emblématique du charisme, nous avons choisi une icône dont notre Père a démasqué en son temps la perversité diabolique : la séduisante et très intelligente mère Myriam (cf. *LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 239, janvier 1988, p. 1-2). Elle fonde en 1982 les Petites sœurs de l'Immaculée, qui deviendront vite, les Petites sœurs d'Israël, filles de l'Immaculée.

L'histoire de cette religieuse catholique d'origine hongroise est celle d'une prodigieuse désorientation qui s'accomplit sous la houlette de son directeur de conscience, le Père Marie-Dominique Philippe, lui aussi un (scandaleux) « enfant de Marthe ». Tünde Szentes va découvrir un jour qu'elle est de race juive. C'est alors le choc d'une remise en question, d'une subversion savante de sa foi chrétienne. Elle renoue avec les pratiques du judaïsme talmudique de ses ancêtres ; juive de cœur elle reste tout de même dans l'Église pour imposer ce judéo-christianisme, tellement dans l'esprit de Vatican II (*NOSTRA ÆTATE*).

Dans son ouvrage, *PETITE SŒUR JUIVE DE L'IMMACULÉE* elle exprime sa reconnaissance pour celle qui l'a préparée à cette mission prophétique : « À chaque étape de mon développement intérieur, à chaque moment de la consolidation de ma vocation religieuse, Marthe Robin m'a encouragée, m'a aidée de ses avis, conseillée dans mes lectures. Elle me disait que j'étais dans la bonne voie et lorsque j'émettais des doutes, lorsque je laissais apparaître des craintes, *elle me rassurait et son esprit de prophétie ouvrait l'avenir.* » (*in LES COMMUNAUTÉS NOUVELLES*, Olivier Landron, p. 124) L'avenir ? Pour celle qui s'imagine être « l'Esther du vingtième siècle », le voici : « *Le catholicisme va disparaître en faveur d'une fraternité des enfants de Dieu* »... Là encore dans le sillage des conseils de Marthe, que de scandales en tous genres, que d'extravagances, inéluctables mauvais fruits d'une impensable apostasie...

Dans les années soixante-dix, le Renouveau charismatique s'impose vite comme une puissante « internationale », interconfessionnelle, de surcroît très riche... On ne s'étonne pas de voir les jeunes fondateurs des communautés nouvelles pratiquer la double ou triple appartenance : au pentecôtisme protestant, au judaïsme talmudique... et à l'Église catholique romaine... Malgré certaines apparences de piété, qui abusent les braves gens, la religion charismatique est à des « années lumières » de la religion de saint Pie X et de Notre-Dame de Fatima, mais en parfaite harmonie avec celle de Vatican II.

Marthe Robin fut donc et reste encore hélas ! une pièce maîtresse de la grande Apostasie des derniers temps. L'abbé de Nantes l'avait compris et jugé en vérité : « Une fausse mystique qui s'est trouvée être « la mère » de tout le charisme, et « l'ombrelle protectrice » [la caution mystique] de Jean Guittou, et par là de Paul VI et de Vatican II. » (Congrès CRC 1985)

RIVALE DE NOTRE-DAME DE FATIMA ET DE SŒUR LUCIE

Ultime critère du discernement catholique des esprits : « *Le démon cherche toujours à faire concurrence aux authentiques révélations de Dieu.* » (M.T.V., p. 212)

NOUVELLE PENTECÔTE CATHOLIQUE.

C'est une « nouvelle Pentecôte » ! Avant de devenir un slogan charismatique, une espérance révolutionnaire, ce fut à l'origine le cri du cœur, l'exclamation spontanée de curés français en larmes en voyant leurs églises remplies, leurs paroissiens pratiquer de nouveau les sacrements... grâce à qui ? Grâce à la Vierge Marie, la Vierge pèlerine de Notre-Dame de Boulogne lors du « grand Retour » de 1938, renouvelé à partir de 1942... En cinq ans, 16 000 paroisses de 88 diocèses furent visitées, des centaines de milliers, voire des millions de personnes évangélisées. Car les foules étaient au rendez-vous pour prier, faire publiquement pénitence. Beaucoup de conversions, quelques miracles.

La caractéristique de ce grand mouvement ? Il se déroulait selon l'esprit et le message de Notre-Dame de Fatima. Ce fut donc une œuvre religieuse, surnaturelle, sacramentelle, sacerdotale, hiérarchique, sans grands moyens humains. La Vierge pénétrait dans les banlieues rouges, et elle convertissait des communistes... Les responsables de l'Action catholique n'en revenaient pas du succès de cette « improvisation » : pas de plans rationnels, ni de chantiers, ni d'études de terrain, et pourtant quelle fécondité apostolique !... (cf. *TOUTE LA VÉRITÉ SUR FATIMA*, tome 3, p. 56-61)

Et Marthe Robin pendant ce temps-là ? Que les débuts du Foyer de charité de Châteauneuf-de-Galaure

paraissent pâles, extravagants et ténébreux, en comparaison de ce feu d'amour de Dieu que la Vierge Marie allumait dans le cœur des Français. Ces prodiges de conversion, la statue de Notre-Dame de Fatima va les multiplier dans le monde entier jusque dans le milieu des années cinquante (cf. T.S.F., t. 3, p. 61-84).

La Vierge Marie ne demandait qu'à "besogner" toujours davantage, comme sainte Jeanne d'Arc. Elle voulait, mais les « chefs » de l'Église, eux, ne voulurent pas. Celle vers qui ils iront pour lui demander conseil et lui obéir scrupuleusement, ce fut Marthe Robin, et non plus la Vierge Immaculée de la Cova da Iria ou sa messagère sœur Lucie de Fatima : mystère d'iniquité dont nous souffrons toujours et plus que jamais...

MARTHE ET MARIE-LUCIE :

LES TÉNÈBRES ET LA LUMIÈRE.

Avant, pendant et après Vatican II, Marthe Robin a eu à sa disposition tous les moyens pour annoncer « le temps des laïcs », et la nouvelle Pentecôte, joyeuse et sans effort, qui devait suivre assurément. À l'opposé, pour annoncer "en nom Dieu" « le temps de la Sainte Vierge », sœur Lucie de Fatima a été réduite au silence, empêchée de « faire connaître et aimer le Cœur Immaculé de Marie ».

Marthe a contrefait son écriture pour tromper ; c'est par violence que des hommes d'Église ont contrefait des lettres de sœur Marie-Lucie de Jésus et du Cœur Immaculé pour imposer le mensonge d'un "saint" Jean-Paul II, prétendument fidèle exécuteur des demandes de Notre-Dame de Fatima.

À la différence de Marthe Robin, sœur Lucie n'a pas vécu toute sa vie dans les ténèbres. Mais "dans cette immense lumière qui est Dieu", elle a vu une procession gravissant la montagne sommée de la Croix, où chacun marche à son rang comme le lui a enseigné le troisième Secret : le Saint-Père en tête, puis les évêques, prêtres, religieux et religieuses, et divers laïcs, des messieurs et des dames de rang et de conditions différentes. Tous marchent au martyre en avant-garde de la résurrection de l'Église. Actuel.

LE JUGEMENT DE L'ÉGLISE SUR MARTHE ROBIN

Le Père Conrad de Meester a été et est toujours une autorité dans l'Église. Après avoir mis toute sa rigueur scientifique au service de la plus aimable sainteté catholique au point d'en être devenu familier, à la fin de sa vie, la Providence lui a donné pour mission de démasquer la plus formidable supercherie mystique et ecclésiale de tous les temps. Voici son jugement final, global concernant la vie et les œuvres de Marthe Robin ; ce sera un jour celui de toute l'Église catholique puisque les portes de l'enfer ne doivent pas prévaloir contre Elle :

« La vie de Marthe ? S'il s'agit d'interroger son véritable trésor d'âme, il me semble peu de chose. Il y manque la clarté et la candeur, cette honnêteté propre aux grandes personnalités spirituelles qu'elle a su si bien copier à la lettre, mais non pas imiter dans l'esprit. Le *vécu* de sa vie chrétienne, la qualité évangélique de son agir, la pureté intérieure de son comportement, m'ont semblé, somme toute, bien pauvres. Voire indigents si on les mesure aux calculs et aux artifices qui en ont été le ressort constant.

« La découverte des secrets de fabrication les plus douteux, dans les mots et dans les actes, quant à la construction volontaire d'une fiction qui aura caractérisé la destinée de la "stigmatisée de la Drôme" ne laisse aucun doute sur le jugement qu'il faut lui appliquer. C'est pourquoi à mon sens, de la fraude mystique de Marthe Robin, il n'y a rien, à proprement parler, non seulement à vénérer, mais à conserver. » (Fin de l'ouvrage)

CONRAD DE MEESTER TÉMOIN DE LA VÉRITÉ.

Les quatre cents pages des lumineuses démonstrations de notre cher Père carme vont demeurer enfouies dans les trois mille de la *POSITIO*, en témoins silencieux de la vérité, au cœur de l'Église, à la ressemblance des trois démarches canoniques de l'abbé de Nantes (1973, 1983, 1993) pour obtenir de Rome un procès en matière de foi à l'encontre des hérésies, schismes et scandales des papes Paul VI et Jean-Paul II. Ce témoignage rendu à la vérité par l'un comme par l'autre, sera de génération en génération relevé, prolongé, jusqu'au jour où "justice et vérité sans acception de personne" retrouveront droit de cité dans l'Église catholique.

Mais tandis que Rome est devenue à l'évidence le "siège de l'Antéchrist", c'est-à-dire d'une doctrine dont le pape saint Pie X a démasqué et condamné les principes ; tandis que notre malheureux « Saint-Père » est de plus en plus possédé par l'esprit de Vatican II et son corollaire : le mépris des demandes de Notre-Dame de Fatima, il ne pourra pas être dit que l'Église dans sa totalité a plié le genou devant l'idole du culte de l'Homme, ni qu'elle se soit ralliée au monde, ni qu'elle ait cédé à la pression de ses lobbys ; même du plus séduisant, du plus riche et du plus dangereux aussi : le lobby charismatique.

Témoins de la vérité et garants de l'infaillibilité de l'Église, le Père Conrad de Meester et l'abbé de Nantes sont des figures de Mardochee. Viendra un temps, celui du triomphe de la Reine Esther et de son Cœur Immaculé, où « le Saint-Père » s'aimant de nouveau vicaire du Christ Jésus, il sera heureux de retrouver ces "docteurs" de la foi catholique pour œuvrer avec eux à la renaissance de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Frère Philippe de la Face de Dieu.



NÔTRE EST LE VRAI !

OUVRANT la session de la Pentecôte 1990, consacrée au commentaire littéral des *150 POINTS DE LA PHALANGE*, notre Père expliquait avec enthousiasme : « *Nôtre est le vrai ! Cette maxime paraît très orgueilleuse, mais ne l'est point du tout. Cela veut dire que nous nous inclinons devant toute vérité même s'il faut nous donner tort à nous-mêmes, changer ; la vérité l'emporte sur toute autre considération.* »

Fidèles à cette devise, les articles de ce numéro nous font reconnaître dans les deux événements qui viennent de marquer inopinément l'actualité religieuse les prémices de la récompense de notre foi dans l'Église et les promesses inconfusibles de Notre-Dame de Fatima : « *À la fin, mon Cœur Immaculé triomphera.* »

C'est un véritable séisme que la parution de *LA FRAUDE MYSTIQUE DE MARTHE ROBIN* du Père de Meester, et la recension de frère Philippe lui donne toute sa portée : dynamiter la stigmatisée de la Drôme, c'est pulvériser une pierre d'assise de Vatican II. En effet, Marthe est la marâtre de l'Église conciliaire : au moment même où la hiérarchie refusait le plan de salut de Notre-Dame de Fatima, la Pythie de Châteauneuf prophétisait une nouvelle Pentecôte, par un nouvel Esprit, pour une Église nouvelle, enflammée d'un amour neuf. Rencognée dans son repaire obscur, elle a annoncé, accompagné, garanti par son aura mystique la Réforme de Vatican II. Les seuls fruits du Concile sont les siens : les mouvements charismatiques qu'elle inspira et dans lesquels le cardinal Ratzinger plaçait jadis toute l'espérance postconciliaire. Enfin, dans le mensonge qui recouvre le mystère ténébreux de sa vie, c'est en contrepartie tout l'appareil romain, les têtes pensantes et dirigeantes de l'Église conciliaire qui sont compromis. Marthe Robin renversée, présage de la ruine de tout l'édifice conciliaire, quelle extraordinaire vérification des analyses de l'abbé de Nantes !

Pour l'heure, la glorification qui se prépare de Marthe, c'est le paroxysme du mystère d'iniquité que notre Père a passé sa vie à dénoncer et combattre. Il est impressionnant de se rendre compte que le combat de Contre-Réforme nous met aux prises à notre tour avec Satan lui-même : de la chambre noire de Châteauneuf aux couloirs du Vatican, « *le Père du mensonge déambule librement dans l'Église* ».

Mais l'Immaculée lui écrase la tête ! Et c'est précisément au moment où l'Église est délivrée de l'envoûtement de l'Esprit de Marthe Robin que notre Saint-Père le Pape lui-même nous en indique l'an-

tidote : l'Immaculée Médiatrice de toutes grâces ! Faut-il y voir une intervention de sainte Odile, fêtant son jubilé en dessillant les yeux du vicaire du Christ ? Contraint par les circonstances dramatiques de la pandémie qui sévit si durement en Italie, François nous engage sur le chemin du Cœur Immaculé de Marie, cette ravissante orthodromie mariale rappelée par frère Bruno dans son éditorial. Débutant à la Rue du Bac, elle mène sûrement à Fatima ! Ce n'est pas une pieuse interprétation de l'histoire, jaillie d'imaginations exaltées, mais la vérité : révélée par Notre-Dame en personne, attestée par des témoins irrécusables et authentifiée par une critique historique aussi rigoureuse que celle du Père de Meester.

Puisque c'est la vérité, on pourrait croire candidement qu'elle devrait conquérir aisément les âmes droites. Mais un écho reçu de la rue d'Ulm donne à réfléchir quant à la santé de l'intelligence française.

Paris, le 16 novembre 2020

Mon cher Frère,

Il ne m'était jamais venu à l'esprit de comparer l'abbé de Nantes et mes professeurs. Il aurait fallu pour cela qu'ils présentent quelques ressemblances ! Si l'on considère les questions abordées : faire de l'histoire, des sciences sociales, de la philo, que sais-je, c'est intéressant, intelligent, mais – du moins tel que cela nous est enseigné – ce n'est pas central. Suivre avec le Père des conférences de théologie, cela touche au contraire à l'essentiel.

Qu'en est-il de la façon d'enseigner ? Avec le Père, qui traite de bien d'autres questions que de théologie, le moindre sujet est mis en perspective avec le Bon Dieu, que ce soit l'histoire (le projet de Dieu dans l'histoire), l'esthétique (comment Dieu se laisse deviner dans le monde qu'il a créé), la philo (tout raisonnement aboutit *in fine* à Dieu), pour ce que j'ai écouté de ses enseignements. Tandis qu'à l'école, tout est relatif. En philo, la pensée de certains philosophes est relativisée par celle des autres. En histoire, tout est relativisé en fonction des courants historiographiques (à l'ENS, on fait plus d'historiographie que d'histoire : étudier comment un même sujet a été abordé au fil des années)... Et ainsi de suite. Avec ce paradoxe que, sous couvert de neutralité, il existe une véritable police intellectuelle : il y a certains auteurs qu'on n'a le droit de citer qu'à la condition de les étriller ensuite. C'est tacite... mais du coup, ça ne saurait se discuter !... Avec le Père, en revanche, on découvre qu'il y a le bien et le mal, pas de milieu, et on apprend quoi penser en fonction.

Ah oui, parce que, *last but not least*, avec le Père, on reçoit. À l'école, on nous demande de pondre des

travaux sur des sujets que l'on connaît mal. C'est un peu la cause du syndrome connu des "blues des normaliens". Quand j'en parle avec mes camarades, nous avons tous le même sentiment : nous imaginions intégrer une école où l'on nous apprendrait plein de choses (ce qui est quand même un peu le cas), mais dès la première année, chaque cours est "validé" sur la base d'un "mini-mémoire" : autrement dit, on nous demande d'avoir un avis *critique* (maître mot à l'école)... sur une discipline que l'on maîtrise mal. Cela peut paraître simplement absurde, mais c'est au fond très idéologique. Le savoir est tout sauf quelque chose qui s'enseigne verticalement.

En fait, cela met en jeu ce que l'on met sous le mot "intelligence". À l'école, l'intelligence, c'est de savoir comprendre et élaborer un système de pensée complexe. À la CRC, l'intelligence, c'est parvenir à comprendre ou apercevoir la VÉRITÉ qui seule compte. À l'école les professeurs ne nous demandent pas une conclusion "vraie" (ce qui pour eux ne voudrait rien dire, à moins de définir la vérité comme l'intime conviction de chacun...). À la CRC, il n'y a que cela qui importe, mais... "ça n'intéresse que vous !" H.

La vérité nous intéresse même tellement que notre Père a constitué une véritable école de pensée à force de l'enseigner, spécialement en histoire, précisément, en établissant une *HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE ET DOULCE FRANCE*, dont nous avons publié une synthèse l'an dernier.

« Selon les propres termes de notre Père, l'abbé de Nantes, écrit frère Bruno dans la préface, il s'agit d'une histoire "volontaire" et "orthodromique", qui cherche à découvrir ce que Dieu veut dans notre histoire, et juge des faits et des personnages historiques selon qu'ils sont conformes à cette très chérie Volonté ou qu'ils y font obstacle en quelque manière. »

L'historiographie nous est utile, car elle permet de préciser la ligne de crête tenue par notre Père, qui parvint dans sa recherche à en unir les deux grands courants : d'une part celui des historiens qui, depuis saint Augustin, cherchent à dégager le sens religieux de l'histoire et, d'autre part, l'histoire savante initiée par les mauristes et les bollandistes du dix-septième siècle. Ces deux courants vénérables ont été déformés, conduisant aujourd'hui nos gens dits de droite à se laisser enfermer dans une fausse alternative qui oppose les tenants d'un « roman national » sentimental à ceux d'une histoire critique, prétendument objective, mais viscéralement laïque et républicaine.

L'histoire volontaire de Georges de Nantes dépasse

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : achat 7.50 €. – CD : achat 5€.

Ajouter le prix du port.

◆ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2020.

NOVEMBRE 2020

● PC 83. LES 150 POINTS DE LA PHALANGE DE L'IMMACULÉE.

1. ÊTRE À L'IMMACULÉE.
2. LA RELIGION CATHOLIQUE DE LA PHALANGE.
3. LA PHALANGE RACONTÉE PAR ELLE-MÊME.

2 DVD – 3 CD.

ce débat stérile. C'est un essai d'interprétation synthétique de l'histoire de France à la lumière de la foi catholique, qui se situe dans la ligne de saint Augustin. Il intègre pourtant les meilleurs acquis de l'histoire savante lorsqu'ils sont utiles à son propos. Il serait bien vain en effet de prétendre interpréter des faits mal établis. Pour notre Père, l'histoire de France n'est pas un roman : c'est une histoire vraie, une histoire sainte, une histoire dramatique de grâce, de faute, de châtement et de miséricorde dont le sens nous a été révélé par le Ciel. Mais seul le théologien de la Contre-Réforme catholique consent à prendre en compte les faits surnaturels. Seul, donc, il voit le sens de notre histoire comme le Ciel le voit, c'est-à-dire comme il est.

Ce critère souverain de la vérité a permis à notre Père de prendre parti hardiment en histoire et, par suite, dans tous les grands débats de son temps : il n'est pas vain de lutter dès lors que c'est une lumière surnaturelle qui éclaire notre présent et fonde notre espérance pour l'avenir. Comprendre notre histoire, c'est la première victoire de la Contre-Révolution !

Tout cela pour introduire la troisième bonne nouvelle de cette fin d'année : afin que nos jeunes collégiens et lycéens "préphalangistes" profitent plus facilement de cet enseignement magistral, nous mettrons en service dans les prochaines semaines une nouvelle fonctionnalité sur notre site *VOD*, qui accompagnera les programmes scolaires de courts extraits d'enregistrements de notre médiathèque CRC. La première discipline disponible sera bien sûr l'histoire, « l'arme la plus terrible dans la grande lutte engagée entre l'hérésie et la religion de Jésus-Christ. » (Marius Sepet, cf. *HISTOIRE VOLONTAIRE DE SAINTE ET DOULCE FRANCE*, p. 18)

frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.